3 1761 03988 6585

Boutet de Monvel, Jacques Marie

Clémentine et Desormes

PQ
1957
B78C5

CLÉMENTINE

ET

DÉSORMES,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

PAR M. DE MONVEL.

REPRÉSENTÉ par les Comédiens Français ordinaires du ROI, le Jeudi 14 Décembre 1780.

PRIX, douze sous.

A TOULOUSE,

Chez BROULHIET, Libraire, Acquéreur du fonds de M. Baour, rue St. Rome, faisant coin de la rue Dumai.

M DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Permission.

ACTEURS.

M. DE SIRVAN, — *M. Vanhove.*

VALVILLE, fils de M. de Sirvan, — *M. Monvel.*

M. DE FRANVAL, père, — *M. Brisard.*

FRANVAL, fils, — *M. Fleuri.*

DÉSORMES, Intendant de M. de Sirvan, — *M. Molé.*

SAINT-GERMAIN, vieux Domestique attaché à Valville, — *M. Auger.*

CHARLES, LOUIS } Domestiques de M. de Sirvan, — *M. Dugazon.* / *M. Dazincourt.*

DEUX FERMIERS, — *M. Belmont.* / *M. Marsy.*

CLÉMENTINE, fille de M. de Sirvan, — *Mlle. Doligni.*

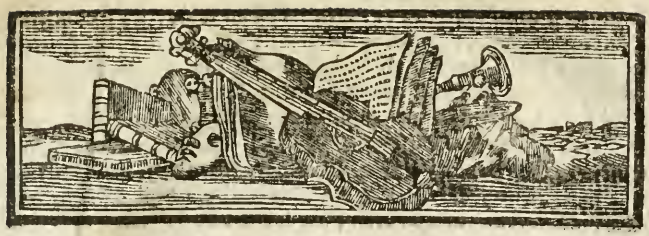
JULIE, femme d'un certain âge, attachée à Clémentine, — *Mme. Préville.*

DOMESTIQUES de la maison.

LA MARÉCHAUSSÉE.

La Scène se passe au Château de M. de Sirvan, à un quart-de-lieue d'une petite Ville de Province.

PQ
1957
B78C5



CLÉMENTINE
ET
DESORMES,
DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un appartement élégamment meublé : à droite, est une porte qui conduit chez Clémentine : à gauche, est l'appartement destiné à M. de Fransal ; au fond est une porte à deux battans, par où l'on va chez M. Sirvan. Un Secrétaire est sur le Théâtre, à la droite des Acteurs. Il est entre six & sept heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉSORMES, *seul, & placé contre le Secrétaire.*

QUE j'ai bien peu la tête à ce que je fais! (*il reste un moment les deux coudes appuyés sur le Bureau, & le visage caché par ses mains ; après un profond soupir il dit :*) il le faut... c'est une nécessité..... oui Clémentine, il faut vous fuir..... Clémentine ! il faut renoncer à vous pour jamais ! (*il reprend*

sa plume) continuons..... tout cela eſt en regle : on n'aura rien à me reprocher..... mais moi ! moi ! (*en jettant ſur le Bureau la plume qu'il tenoit*) ah ! malheureux ! ne devois tu pas te connoître ? toi que l'infortune pourſuit dès le berceau, étoit-ce à toi ? Non..... non..... mon cœur s'eſt trouvé engagé, entraîné.... je ne m'en apperçois pas. J ai réfléchi, il n'étoit plus tems.... (*après un ſilence, vivement, & en ſe levant*) il l'eſt encore de m'arracher au danger qui m'environne ; il eſt tems encore, en fuyant cette maiſon, de lui rendre la paix que j'en ai bannie..... & quel ſeroit mon eſpoir, en reſtant en ces lieux ? D'armer une jeune perſonne contre tous ſes devoirs ; de la rendre rebelle aux ordres de ſon père ; d'achever de me perdre & de la perdre elle même, en nouriſſant l erreur qui nous avoit ſéduits ; de l'arracher des bras paternels, & d'aſſocier ſon deſtin au ſort d'un malheureux, qui, tout innocent qu'il eſt, n'en eſt pas moins traité comme un coupable, que ſa famille a rejetté de ſon ſein, que ſon père a chaſſé loin de lui, que ſes amis ont oublié, & pour qui la douleur eſt devenue un ſentiment d habitude..... fuyons..... je le dois..... ô mon père !.... que de reproches vous avez à vous faire ! (*il ſerre pluſieurs papiers*) partons..... ma liberté m'appartient..... & mon cœur !... le ſacrifice eſt affreux !.... mais je le dois à l'honneur.

SCÈNE II.

JULIE, DÉSORMES.

JULIE, *triſtement.*

MOnſieur Déſormes, Mademoiſelle demande ſi vous pouvez paſſer un inſtant dans ſon appartement..... Ah. Monſieur !...

DÉSORMES, *avec inquiétude.*

Qu'eſt-ce Julie ?

JULIE.

Clémentine !.... elle eſt dans un déſeſpoir !... ah ! votre cœur en ſeroit déchiré.

DÉSORMES.

Hélas !

JULIE.

Son père ſort de chez elle ....

DÉSORMES.

Eh bien ?

JULIE.

Il lui vient d'annoncer l'arrivée de ſon époux futur..... le père du jeune homme arrive aujourd'hui même.

DÉSORMES, *d'une voix étouffée.*

Oui, ce ſoir, je le ſais..... (*il regarde à ſa montre*) il eſt ſept heures..... dans une heure il ſera ici..... le fils n'arrivera que demain.

JULIE.

Monſieur de Sirvan a quitté Clémentine, pour aller au-devant de ſon ancien ami..... les larmes de ſa fille, ſes raiſons contre un hymen qu'elle abhorre, ſes prières, ſon déſeſpoir, n'ont pu le fléchir..... il n'eſt plus d'eſpérance, & vous voilà ſéparés ſans retour.

DÉSORMES, *avec un profond ſoupir.*

Sans retour!

JULIE.

Je l'avois bien prévu..... lorſque je m'apperçus de votre amour, ma raiſon m'avertit mille fois des dangers qui vous menaçoient. Etat, fortune, naiſſance, tout vous diſoit que vous ne pouviez prétendre à Clémentine, tout devoit l'armer contre vous, tout me faiſoit un devoir de trahir votre ſecret..... je l'ai gardé: ma tendreſſe pour cet enfant que j'ai élevé, ſes larmes, vos inſtances, l'eſtime que vous m'avez inſpirée, mon amitié pour vous..... tout m'a fait illuſion. Vous vous nourriſſiez d'eſpoir, & j'embraſſois une chimère qui vous promettoit le bonheur..... l'événement a tout détruit; il m'éclaire bien tard ſur ma faute..... je me la reprocherai toujours: vous & Clémentine devez me la reprocher ſans ceſſe: un mot vous arrêtoit ſur le bord de l'abîme, & s'il s'eſt ouvert ſous vos pas, c'eſt ma ſeule foibleſſe qu'il en faut accuſer.

DÉSORMES.

Julie, je vous l'ai dit: je ſuis d'un rang à prétendre à Clémentine..... ſi le deſtin ſe fut montré moins ardent à me perſécuter, elle n'eut jamais rougi de porter le nom de mon épouſe..... je ne puis m'expliquer davantage..... mais vous avez raiſon..... tout nous ſépare..... je ſubirai mon ſort..... & ſait-on à préſent quel eſt celui qui vient recevoir ſa main?

JULIE.

C'eſt encore un myſtère. Tout ce que j'ai pu pénétrer, tout ce qu'a pu juſqu'à ce jour démêler ma maîtreſſe, c'eſt qu'il eſt fils d'un Préſident au Parlement de Grenoble.

DÉSORMES, *vivement.*

De Grenoble, dites vous? (*à part.*) Je ſerois reconnu..... fuyons; il n'y a point à balancer.

JULIE.

Comment?

DÉSORMES, *avec trouble.*

Julie..... allez retrouver votre maîtreſſe..... dites-lui..... que j'aurai l'honneur de lui parler.

JULIE.

Ah ! Monsieur ! je crains bien que l'issue de cet événement ne soit funeste pour elle. Vous connoissez Monsieur de Sirvan, il aime & sa fille, & son fils ; mais il est violent : dans le moment de sa colère, il ne connoit plus rien, il accable ; ses écarts ne sont pas longs à la vérité ; mais les premiers instants sont affreux.

DÉSORMES.

Il est violent, je le sais, mais il est bon ; il porte un cœur sensible..... Julie....., n'abandonnez pas Clémentine, elle a besoin de consolation.

JULIE.

Vous pouvez tout sur son cœur ; c'est à son bonheur que vous devez le sacrifice d'un amour qui ne peut être, pour tous deux, qu'une source éternelle de chagrins ; parlez-lui..... représentez-lui..... mais, je vous connois, mes vœux seront remplis, puisque c'est votre probité que j'implore & que c'est d'elle seule que je puis tout obtenir.

DÉSORMES, *avec fermeté, mais avec un soupir.*

Je ferai mon devoir.

SCÈNE III.

DÉSORMES, *seul.*

(Il a les bras croisés, & son visage doit peindre le trouble de son ame. Il reste un moment immobile, il va se jetter ensuite sur un siége. Son silence n'est interrompu que par quelques soupirs étouffés, & se levant avec vivacité :)

JE ne serai point témoin du bonheur de mon rival... Cette idée est affreuse ! Quel est-il ? quel est ce fortuné mortel qui m'enleve tout ce que j'aime, tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir ? Grénoble l'a vu naître... Son père le conduit ici.... son père l'aime sans doutte ! il veut le bonheur de son fils, puisqu'il a demandé pour lui Clémentine, puisqu'il lui donne pour épouse tout ce que la nature a formé de plus parfait ! Ah, mon père ! sans votre aveuglement, sans votre foiblesse pour une marâtre cruelle, j'aurois pu, comme ce jeune homme, prétendre à la félicité ! Vous auriez pu prévenir mon rival ! j'aurois reçu de vos mains Clémentine ! vous m'auriez donné plus que la vie en obtenant pour votre fils, un bien, sans lequel il n'est plus, il ne sera plus de bonheur pour lui Ah ! mon père, quelle différence ! Vous m'avez accablé du poids de votre malédiction ! vous m'avez banni, chassé loin de vos yeux.... le

malheur eſt tout mon partage ; les larmes, le deſeſpoir, voilà mon avenir ! ô Dieu ! donne-moi la force ... j'en ai beſoin. Grand Dieu ! ne m'abandonne pas ... Si ta voix qui parle à mon cœur, n'eut pas cent fois arrêté mon bras déſeſpéré ... je ne ſerois plus, je ne ſouffrirois plus ! N'ai-je donc reçu la vie que comme un fléau de ta colère, & ne me défends-tu d'en ſortir que pour en perpétuer les tourmens ?

SCÈNE IV.

DÉSORMES, LOUIS.

LOUIS.

MOnſieur Déſormes, voilà les Fermiers qui apportent de l'argent.

(*Déſormes eſt appuyé ſur le dôſſier d'une chaiſe ; il eſt abſorbé dans ſes réflexions ; il ne voit, n'entend rien ; Louis lui crie à l'oreille :*) Monſieur.

DÉSORMES, *diſtrait.*

Plait-il ?

LOUIS.

(*A part*) Comme il a l'air agité ... (*haut*) Ce ſont ces Fermiers qui ont eu ordre d'apporter de l'argent.

DÉSORMES.

(*Avec agitation.*) Oui .... Eh bien puiſqu'ils ſont là ... ; (*revenant à lui*) faites les entrer, je vais les recevoir ... ... (*A part.*) Tâchons de ſurmonter mon trouble.

LOUIS, (*l'obſervant & à part.*)

Ce garçon-là depuis quelque tems a je ne ſai quoi dans la tête .... (*Il fait quelque pas pour ſortir, & revient*) Monſieur ſauroit-il ſi Monſieur de Valville eſt rentré ? Son père le demande.

DÉSORMES, *avec diſtraction.*

Qui, Valville ? le frère de Clémentine ?

LOUIS.

Oui, le frère de Mademoiſelle ... (*à part.*) Mais à quoi penſe-t-il donc ?

DÉSORMES, *toujours préoccupé.*

Je ne l'ai pas vu de la ſoirée.

LOUIS.

Comme ce Château n'eſt qu'à un quart de lieue de la Ville, & que probablement il y eſt allé, il pourra être de retour pour ſouper. (*Voyant que Déſormes ne lui répond pas*) Oh ! il

y a du dérangement dans ce cerveau-là.... (*aux Fermiers*) entrez, Messieurs, entrez : Monsieur Désormes va vous expédier.

(*Il sort en regardant Désormes, & en témoignant la surprise où il est de ses distractions.*)

SCÈNE V.

DÉSORMES, DEUX FERMIERS.

LE PREMIER FERMIER.

Votre serviteur, Monsieur Désormes; nous vous avons sûrement fait attendre, mais ce n'est qu'hier que nous avons reçu votre lettre.

DÉSORMES

Ce n'est aussi que d'hier, mes amis, que j'ai sçu de Monsieur de Sirvan le besoin qu'il avoit de la somme que je vous ai demandée de sa part.

LE SECOND FERMIER.

La voilà, que nous apportons,

DÉSORMES.

C'est cinq mille francs pour vous, je crois?

LE PREMIER FERMIER.

Et sept que je tiens, c'est le compte, Monsieur Désormes, nous aurions eu besoin d'une rémise ou du moins de quelque délai; l'année n'a pas été bonne.

LE SECOND FERMIER.

Sans des amis, nous aurions été bien en peine.

DÉSORMES.

Soyez persuadez que s'il eût dépendu de moi, vous eussiez obtenu du temps.

LE PREMIER FERMIER.

Oh! nous le savons bien: vous êtes bon, compatissant; si vous êtes jamais riche & si vous avez des terres, heureux ceux qui seront vos Fermiers! vous entrerez dans leurs peines; tous les événemens ne vous seront pas égaux : vous sentirez que le travail est toujours le même, que la terre est toujours trempée de notre sueur, mais qu'elle trahit bien souvent nos espérances; vous n'exigerez pas de ceux qui la mettent en valeur, de vous donner beaucoup quand ils n'auront rien reçu... vous serez leur père & ils vous béniront. Que tous les gens riches ne vous ressemblent ils?

DÉSORMES.

Je vous remercie, mes amis; mais c'est le portrait de M.

de Sirvan que vous venez de faire : malheureuſement pour vous il ne pouvoit ſe paſſer de cet argent ; il ne doit pas lui reſter, c'eſt pour en obliger un ami.

LE SECOND FERMIER.

En ce cas là je n'ai plus de regret.

DÉSORMES, *tout en leur parlant dans le courant de la ſcène, a fait leurs quittances & les leur préſente:*

Voilà votre quittance.... Oui, c'eſt celle ci.... Voilà la vôtre.

LE PREMIER FERMIER.

Grand merci.

LE SECOND FERMIER.

En voilà pour quelque tems.

DÉSORMES.

Vous ne partirez pas ce ſoir ?

LE SECOND FERMIER.

Non pas il eſt nuit cloſe.... demain à la pointe du jour.

LE PREMIER FERMIER.

Mais, nous vous arrêtons ; vous avez peut-être des affaires ? Adieu, Monſieur Déſormes.

LE SECOND FERMIER.

Nous nous recommandons à vous.

DÉSORMES.

Adieu, mes bons amis, portez vous bien.

SCÈNE VI.

DÉSORMES, *ſeul.*

(Il laiſſe les ſacs ſur le Secrétaire ouvert, & il dit, après un moment de réflexion :)

JE n'irai point parler à Mademoiſelle de Sirvan..... Elle ignore que je dois partir cette nuit.... aurois-je la force de lui cacher ?.. Non : elle liroit dans mes yeux, dans mon cœur... & ſa douleur, ſes larmes.... Je n'irai point lui parler... j'acheverais de me perdre.... Cet écrit l'inſtruira de ce que ma bouche ne pourroit jamais lui dire ; je ne verrai point ſes pleurs.... elle ne ſera point témoin de mon déſeſpoir. On vient.... (*Il apperçoit Clémentine, ſe leve vivement.*) C'eſt elle.... (*avec une joie involontaire.*) Je la verrai donc encore une fois !

SCÈNE VII.

CLÉMENTINE, DÉSORMES.

DÉSORMES.

(Il va au devant d'elle : elle verſe des larmes, & détourne la tête pour les cacher à Déſormes.

CLémentine ! Grand Dieu ! quel état eſt le vôtre ! Au nom du Ciel, calmez-vous, votre douleur m'accable.

CLÉMENTINE, *après s'être aſſiſe.*

Ah ! Déſormes ! vous m'abandonnez.... vous me laiſſez ſeule, & livrée à ma peine mortelle.... vous ſouffrez que l'on me ſacrifie.... & vous m'aviez dit que vous étiez d'un rang à pouvoir prétendre à ma main !

DÉSORMES.

Je ſuis né d'un père qui tient un état diſtingué dans une des premieres Villes du Royaume : Mon ſang eſt noble ; le nom de mes ayeux, connu peut-être avec quelqu'avantage... mais je n'en ſuis pas plus heureux.

CLÉMENTINE.

Pourquoi m'avoir toujours caché l'origine de vos peines ? Pourquoi ne vous être point ouvert à mon père ? il eut pû vous ſervir.

DÉSORMES.

J'ai dû me taire, ſouffrir en ſilence, & ne point révéler un ſecret dont la connoiſſance eût fait rougir celui de qui j'ai reçu le jour. Une belle-mère a cauſé toute mon infortune.... mon père l'adoroit ; il me ſacrifia à ſa tranquillité perſonnelle ; je n'eus d'autres torts que des inconſéquences pardonnables à ma jeuneſſe. Ma belle-mère, pour avancer un fils, unique fruit de ſon mariage, empoiſonna ma conduite, aux yeux de ſon époux. Il la crut : trop fier pour ſavoir fléchir, je défendis mon innocence & mes droits, ſans doute avec trop de chaleur : On me ſuppoſa les plus affreux deſſeins : Il n'eſt point d'horreurs que l'on ne m'imputât. Mon père, exité par les conſeils de ſa femme, obſédé ſans ceſſe, & perpétuellement aigri, me bannit de ſa préſence, & m'accabla de ſa malédiction.

CLÉMENTINE.

Quelle rigueur dans un père !

DÉSORMES.

J'apprends, par des voies indirectes, que l'on ſe propoſe de m'enlever ma liberté ; je fuis loin des lieux qui m'ont vu naître. Après

avoir

avoir long-tems erré, j'arrive enfin dans ce séjour ; je vous vois, je vous adore, & tous mes maux sont oubliés. L'état d'Intendant, cet état si peu conforme à ma naissance, s'ennoblit à mes yeux, dès qu'il me rapproche de vous. Présenté à Monsieur de Sirvan, par un vieux Militaire, qui me connoissoit assez pour répondre de moi, votre père accepte mes services... & j'ai vainement espéré de la fortune & du tems, une révolution qui me permit d'aspirer à votre main.

CLÉMENTINE.

Mais pourquoi n'avoir pas cherché les moyens de vous justifier aux yeux de votre père ?

DÉSORMES.

Mes lettres ont été interceptées ; les démarches de mes amis toutes infructueuses ; le découragement m'a pris ; je n'ai plus fait de tentatives ; depuis sept ans je n'ai rien appris de ma famille : il y en a bientôt onze qu'elle m'a rejettée de son sein.

CLÉMENTINE.

Malheureux ! avec tant de vertus !

DÉSORMES.

Si la vertu n'étoit pas elle même sa récompense, que serviroit d'être vertueux ?... Votre douleur seule est un tourment qui surpasse mes forces. Me pardonnez-vous de vous avoir causé des chagrins ?...

CLÉMENTINE.

Qui ne finiront qu'avec ma vie.... mais je ne vous en accuse point.

DÉSORMES.

Ah ! par pitié ne déchirez pas mon cœur... (*avec effort.*) Vous ne serez jamais à moi je ne puis être à vous.

CLÉMENTINE.

Et c'est vous qui me le dites !... vous, cruel, vous avez raison. Répétez-moi que je ne serai jamais à vous.... mais quelle erreur nous avoit donc séduits ! Ne devions-nous pas prévoir ?... Ah je ne vous reproche rien ; mon cœur a prévenu le votre : c'est moi qui suis coupable... mon père l'a prononcé... dans trois jours... Désormes j'ai besoin d'un ami qui me tende une main secourable : c'est vous que j'implore : rappellez ma raison qui s'égare, soyez mon protecteur, mon appui.... donnez-moi des armes contre vous-même ! je ne puis être à vous, guerissez mon cœur d'un amour qui faisoit ma félicité ; parlez, je n'espère qu'en vous ; c'est à Désormes de me rappeller à moi-même ; c'est à son courage de me rendre le mien.

DÉSORMES, *avec l'effort le plus penible.*

Clémentine ! l'absence, le tems, les réflexions, changeront en vous des sentimens que le devoir tournera vers un autre. Chaque jour ajoutera à vos efforts : vous en verrez le succès vous vous en applaudirez, & la raison hâtera la victoire.

CLÉMENTINE, *le regardant fixement.*

Puiſque vous croyez que le tems triomphera de ma tendreſſe, le tems éteindra donc votre amour ?

DÉSORMES, *emporté par la paſſion.*

Moi, ceſſer de vous aimer ! jamais ! (*revenant à lui.*) mais je m'oublie..... Mademoiſelle, dans trois jours un autre aura des droits ſur votre cœur.

CLÉMENTINE, *vivement.*

Des droits ! en eſt-ce un que la violence ?

DÉSORMES.

Non l'ame eſt libre ; mais elle doit immoler ſa liberté à des devoirs de convention, quand ces devoirs intéreſſent le bonheur de la ſociété. Surmonter ſes paſſions eſt ſon emploi continuel : elle le doit, elle le peut, ſi l'effort eſt pénible, ah qu'il eſt doux de ſe dire, je ſuis environné d'êtres dont la félicité eſt en moi ; il m'en a couté pour la leur procurer ; mais j'ai combattu, j'ai triomphé, ils ſont heureux & leur bonheur eſt mon ouvrage. Voilà ce que dira Mademoiſelle de Sirvan en voyant ſon époux, ſes enfans, ſon père ; elle ſera tranquille, ſe ſouviendra de moi, & ne s'en ſouviendra jamais qu'avec un ſentiment d'eſtime.

CLÉMENTINE.

Ah ! mon ami, vous n'avez point réuſſi..... vous avez ajouté à l'opinion que j'avois de vous, & vous n'avez point affoibli mon amour.

DÉSORMES.

Mademoiſelle.

CLÉMENTINE, *avec un effort marqué.*

Je ferai tout pour me vaincre..... je déſeſpère d'y parvenir..... mais j'emploierai tous mes efforts..... (*avec le plus tendre intérêt*) & vous ! vous ! que deviendrez-vous ?

DÉSORMES.

Il eſt toujours à l'honnête-homme des voies permiſes pour échapper à l'indigence. La guerre eſt allumée, j'ai déjà ſervi, je ſervirai ; je ſais que la fortune qu'on fait par le métier des armes eſt lente, & quelque fois plus brillante que ſolide, je ſais que le courage eſt ſouvent oublié ; mais il eſt beau de ſervir ſa patrie, dût-on même un jour avoir à la taxer d'ingratitude.

CLÉMENTINE.

Eh bien éloignez vous, fuyez-moi, ſervez votre pays, mais ménagez vos jours ; ils me ſeront toujours biens chers ! Souvenez-vous de Clémentine qui ne vous oubliera jamais..... adieu, Déſormes, adieu..... Votre rang eſt égal au mien, l'hymen auroit pu nous unir, un père aveuglé vous accable..... bientôt nous ne nous verrons plus ; je vous aime..... & je ſerai l'épouſe d'un autre. (*Elle s'éloigne lentement, toujours en regardant Déſormes, il la ſuit triſtement des yeux : ils font tous deux un geſte qui témoigne leur déſeſpoir, & Clémentine rentre dans ſon appartement.*)

SCÈNE VIII.

DÉSORMES, *seul.*

O Vertu ! devoir ! êtes-vous satisfaits ? Le sacrifice est il assez entier ? C'en est donc fait, & je viens de lui dire un éternel adieu. Remettons cette Lettre à Julie..... elle la rendra à Mademoiselle de Sirvan, quand je ne serai plus ici..... hélas cette nuit je n'y serai plus..... c'est pour la dernière fois, Clémentine, que vous entendrez parler du malheureux Désormes Mes comptes sont en regle, & je puis maintenant..... Une voiture entre dans la Cour..... seroit ce déjà ?.... (*il va vers la fenêtre*) une chaise de poste !.... il n'est donc plus d'espoir .... C'est le père de l'époux futur de Clémentine..... partons sans différer..... mais j'oubliois..... Ah ! fuyons, & ne nous exposons pas à des questions..... mes effets me seront rendus .... Que mon repos, que celui de Clémentine n'est-il aussi assuré ! portons cet argent à ma caisse & renvoyons-en la clef à Monsieur de Sirvan, lorsque.....

SCÈNE IX.

DÉSORMES, JULIE.

JULIE.

LE Président arrive, il descend de voiture, voilà l'appartement que M. lui destine ; il peut s'y rendre dans un instant, vous le verrez..... vous le saurez.....

DÉSORMES.

(*Il étoit debout devant son bureau ouvert quand Julie est entrée. Il avoit deux sacs d'argent sur un bras & s'apprêtoit à en prendre deux autres, lorsque écoutant Julie, & cédant à ses craintes, il rejette les sacs dans le Secrétaire le pousse sans le fermer, y laisse la clef, & tout plein de son trouble, il dit à Julie, en lui présentant la Lettre qu'il vient d'écrire :*)

Ah ! Dieu ! non..... je ne puis..... Julie..... faites-moi l'amitié de rendre cette Lettre à Mademoiselle de Sirvan.

JULIE.

De votre part ?

DÉSORMES.

Oui.

JULIE.

A l'instant même ?

DÉSORMES, *avec le plus grand trouble.*

Non ; non..... Ah ! Julie ! je vous le demande en grace..... ce soir..... cette nuit..... ne la lui rendez que demain.

JULIE.

Demain, soit.

DÉSORMES, *d'une voix étouffée.*

Adieu, Julie.

JULIE.

Quoi ! l'on ne vous reverra point ?

DÉSORMES, *d'une voix coupée par les sanglots.*

Ne la quittez pas..... ayez pitié d'elle..... consolez la.... je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi.... dites-lui..... qu'elle ne sortira jamais un moment de mon cœur.... que jusqu'à la mort..... Ah Julie..... adieu..... mes pleurs vous disent trop..... mais je le dois..... adieu.....

SCÈNE X.

JULIE, *seule.*

AH ! malheureuse Clémentine ! ses larmes m'ont tout appris..... ils ne se verront plus.

SCÈNE XI.

JULIE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN.

OU donc est M. de Varville, Julie ? son père le demande depuis une heure.

JULIE.

Je ne sais pas. Voilà plusieurs fois qu'il ne rentre que bien avant dans la nuit..... cela ne lui étoit pas ordinaire. Votre maître se dérange, Saint-Germain.

SAINT-GERMAIN.

Si Monsieur de Sirvan le savoit, inflexible comme il est, cela

feroit un beau bruit..... n'en parlez pas..... c'eſt peut-être quelque folie de jeuneſſe..... que diable auſſi voilà ce que c'eſt que de ne pas donner aux jeunes-gens une honnête liberté..... l'excès de ſévérité leur eſt auſſi nuiſible qu'une trop grande indulgence.

JULIE.

Que lui veut Monſieur de Sirvan ?

SAINT-GERMAIN.

Il doit partir à cinq heures du matin avec moi, pour aller au devant de ſon futur beau-frère, Monſieur de Franval le fils.... car on ſait enfin le nom de cet époux ſi long-tems inconnu. Une affaire d'honneur l'avoit obligé de ſe cacher, elle vient d'être accommodée, & tout myſtère eſt déſormais inutile..... mais la cloche vient de ſonner, on va ſe mettre à table..... juſqu'au revoir, Julie.

JULIE.

Adieu, Saint-Germain. (*ſeule.*) Courons vers ma maîtreſſe, ménageons ſon cœur ſenſible & malheureux, & préparons-la, par dégrés, au coup affreux que je dois lui porter.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

CLÉMENTINE, JULIE.

JULIE.

EH quoi! vous me fuyez ?

CLÉMENTINE, *en pleurant.*

Ah! laiſſez-moi..... laiſſez-moi.

JULIE.

Tout le monde à table s'eſt apperçu de votre douleur... que voulez-vous que l'on penſe ?

CLÉMENTINE.

Que m'importent l'opinion, les jugemens..... On me ſacrifie..... on déchire mon cœur..... & l'on me défendroit les larmes!

JULIE.

Mais vous ſuccomberez à cet état violent.

CLÉMENTINE, *avec l'accent de la plus profonde douleur.*

Que je meure!.... ah! que je meure!

JULIE.

Clémentine, vivez pour ceux qui vous aiment; vivez pour Julie, à qui vous êtes ſi chère, qui a pris ſoin de votre enfance, qui vous regarde comme ſa fille, qui ſacrifieroit pour vous ſa vie..... ne ſuis-je donc plus celle à qui vous avez donné ſi ſouvent le tendre nom de mère, que vous avez honoré de ce titre depuis l'inſtant où la mort vous enleva la vôtre?.... Clémentine! eſt ce là ma récompenſe? Et pour prix de mes ſoins me réduiſez-vous au plus affreux déſeſpoir?

CLÉMENTINE, *l'embraſſant avec tendreſſe.*

Mon amie! ma tendre amie! (*d'une voix baſſe & avec timidité.*) il n'a pas ſoupé ici? Vous ne ſavez pas où il eſt?

JULIE.

Non.

CLÉMENTINE.

Lui avez-vous parlé, Julie?

(*Toutes ces queſtions, du ton d'une perſonne qui tremble d'apprendre ce dont elle brûle d'être éclaircie.*)

JULIE.

Oui, Mademoiſelle,

CLÉMENTINE.

Il ne vous a pas dit où il alloit?

JULIE.

Je ne m'en ſuis pas informée.

CLÉMENTINE.

Il ne ſeroit point déjà parti?

JULIE.

Je ne crois pas.

CLÉMENTINE, *après un ſilence pendant lequel elle obſerve Julie d'un œil fixe, & avec le plus grand déſeſpoir.*

Ah! Julie! je ne le verrai plus!

(*Elle ſe jette dans les bras de Julie qui la preſſe avec tendreſſe.*)

JULIE.

Mademoiſelle.....

CLÉMENTINE, *ſa raiſon commence à s'égarer.*

On veut que j'épouſe Monſieur de Franval..... il arrive demain, dans trois jours on exigera de moi de le ſuivre à l'Autel...

JULIE.

Il faut vous y réſoudre.

CLÉMENTINE, *avec éclat.*

Jamais! jamais..... je ſuis déſeſpérée! (*plus doucement.*) Déſormes m'avoit calmée..... la vertu a tant d'aſcendant ſur une ame vertueuſe!.... & la mienne n'a rien à ſe reprocher.

(après un silence, & de l'air le plus sombre en portant la main sur son cœur.) Je ne sai ce qui se passe à présent dans mon cœur, chaque moment ajoute à mes tourmens.

JULIE.

Calmez-vous, Clémentine; que la raison ait au moins assez d'empire.....

CLÉMENTINE, *se levant, & disant avec la plus grande force, & le débit le plus rapide:*

Ce Monsieur de Franval, pourquoi vient il? qui l'autorise à demander ma main? L'amour ne lui sert point d'excuse; je ne le connois pas, il ne m'a jamais vue: Quel droit a-t-il à ma tendresse? Regarde-t il mon aveu comme inutile au lieu qu'il veut former? mes sentimens ne sont-ils donc rien pour sa délicatesse? ... mais quel est donc ce plaisir barbare d'opprimer un être foible, qui n'a d'autre défense que des prieres & que des larmes? Pourquoi déchirer un cœur que l'on ne peut attendrir? Pourquoi traîner à l'Autel une infortunée qui atteste la nature entiere, qui prend le Ciel à témoin de la violence que l'on fait à sa volonté? Une femme est-elle donc une malheureuse victime, que l'on croit pouvoir immoler sans pitié? Notre bonheur n'est il donc rien pour les hommes? sommes-nous des esclaves, & sont-ils des tyrans?

JULIE.

Le fils de Monsieur Franval ne voudra point, sans doute abuser de l'autorité de votre père, & de l'appui qu'il donne à ses prétentions sur vous. Il est des hommes généreux: celui-là peut-être est du nombre.

CLÉMENTINE *se calmant un peu.*

Eh bien, je me flatte qu'il aura pitié de mon désespoir, qu'il obtiendra de mon père de rompre ou dumoins de différer un hymen que je n'envisage qu'avec horreur. Mon frère est étroitement lié avec lui, c'est ce qu'il vient de me dire.... ils se connoissoient dès l'enfance ... Hélas Valville ignoroit que c'étoit à cet ami si cher que l'on me destinoit, il eut déjà sans doute employé le pouvoir qu'il doit avoir sur lui, pour le dissuader de notre alliance! Valville me servira, je le prierai, je le conjurerai d'attendre Monsieur de Franval sur mon sort infortuné ... Mon frère est-il encore à table?

JULIE.

Oui, Mademoiselle, j'ai cru lui voir un air bien triste.

CLÉMENTINE.

Mon père est si sévere ... malgré la bonté de son cœur, & sa tendresse pour nous, il a quelquefois des emportemens si cruels ... sa violence est si terrible, qu'il nous a toujours inspiré plus de crainte que de confiance ... Hélas! s'il avoit eu pitié de sa fille, si mes larmes l'avoient touché, je ne serois pas dans l'état horrible où je me vois! car je sens bien que mon état est

affreux. J'ai reçu du Ciel un caractère naturellement enclin à la mélancolie; née avec un cœur malheureusement trop sensible, les impressions que j'y reçois sont ineffaçables. Vous me connoissez, Julie; vous savez si le changement est fait pour moi; s'il est possible que je voie jamais avec indifférence, ce qui fut pour moi l'objet du plus tendre attachement, jugez si jamais il est possible que j'oublie Désormes, si je puis jamais prétendre à voir un autre le remplacer dans mon cœur, & s'il est en moi de former le plus respectable des liens quand je brûle d'un feu dont l'hymen me feroit un crime!

JULIE.

Non, je vous rends justice; mais vous connoissez l'étendue des devoirs que vous imposent & le nom de fille, & celui d'épouse que vous allez porter. Vos réflexions, Mademoiselle... Mais on est sorti de table... on vient dans cet appartement...

CLÉMENTINE, *avec effroi.*

C'est mon père... j'entends sa voix... je frissonne... elle ne m'a jamais fait une telle impression.

SCÈNE II.

CLÉMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

M. DE SIRVAN.

On n'a point vu M. Désormes... Sait-on où il est?

JULIE.

Non, Monsieur.

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval.*

C'est mon Intendant... vous n'avez pas besoin de cet argent ce soir... demain matin vous aurez toute la somme; Désormes vous la comptera: il doit en avoir reçu une partie aujourd'hui.

M. DE FRANVAL.

Rien ne presse; demain, après-demain, mon ami; n'ayez là-dessus aucune inquiétude. Cette acquisition qui me rapproche de vous me tient vivement au cœur; mais quelques jours de retard ne peuvent me la faire marquer. (*s'approchant de Clémentine.*) Qu'avez-vous, Mademoiselle? vous paroissez incommodée.

M. DE SIRVAN.

Ce n'est rien, ce n'est rien; rentrez, Mademoiselle.

M. DE FRANVAL.

Son aspect seul inspire le plus vif intérêt...

Clémentine

(Clémentine regarde Monsieur de Franval d'un œil égaré, fait un geste qui marque le désordre de ses idées ; elle revient à elle, s'approche de son père, à qui elle prend la main avec vivacité, la lui baise, le regarde, soupire, & sort avec Julie.)

SCÈNE III.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

M. DE FRANVAL.

Vous ne m'avez pas trompé, mon ami ; Clémentine est charmante, mon fils est doux, il a de bonnes qualités, il rendra votre fille heureuse ; je suis sûr qu'il le sera avec elle.

M. DE SIRVAN.

Le changement d'état l'épouvante : mais Franval est aimable, il rendra ce changement plus doux à supporter.

M. DE FRANVAL.

Je me flatte qu'il lui plaira... Il a été obligé d'aller rendre grace au Ministre, & quelque diligence qu'il ait faite, nous n'avons pu, tous deux arriver en meme tems ici.

M. DE SIRVAN.

J'espére demain matin avoir le plaisir de l'embrasser ; mais vous êtes fatigué ; liberté toute entiere : Voilà votre appartement, allez vous reposer.

M. DE FRANVAL.

Puisque vous me le permettez, j'agirai sans façon.

M. DE SIRVAN.

C'est ici, suivez-moi.

SCÈNE IV.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL, VALVILLE, SAINT-GERMAIN.

M. DE SIRVAN.

Saint-Germain, prennez des flambeaux. (*A Valville*) Monsieur, à cinq heures du matin vous monterez à cheval avec Saint-Germain... point de paresse, je vous prie.

VALVILLE.

Mon père, j'exécuterai vos ordres.

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval.*

Venez, mon ami.

M. DE FRANVAL, *à Valville.*

Monsieur je vous salue (*Ils sortent tous deux.*)

(*Valville lui fait la révérence, & reste seul.*)

SCÈNE V.

VALVILLE, *seul.*

(*Il se promene quelques momens en silence, il a l'air agité.*

JE ne trouve rien... aucun moyen ne se présente... il n'y a cependant pas à reculer, ma parole d'honneur est engagée.. Mais par quelle fatalité, moi qui n'eus jamais cette passion funeste, me suis-je laissé emporter ? Un moment d'oisivété... des liaisons que j'aurois dû fuir...: Ah ! il dépend de nous d'arrêter les commencemens du vice; mais après le premier pas, il nous entraîne, il nous subjuge il nous empêche de revenir en arriere... Si je parviens à me tirer de cet abyme, jamais jamais je n'aurai pareille faute à me reprocher... & il faut partir demain!.. Ah ! Ciel ! quel parti prendre ? à quel expédient recourir ?

SCÈNE VI.

VALVILLE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN, *rentrant avec un flambeau.*

VOus êtes encore ici, Monsieur ?

VALVILLE, *toujours fort agité.*

Oui.

SAINT-GERMAIN.

Vous n'allez pas vous coucher ? demain, à cinq heures du matin il faut être à cheval.

VALVILLE, *se promenant avec inquiétude.*

Je le sais bien.

SAINT-GERMAIN, *l'examinant avec surprise.*

Qu'est-ce que vous avez, Monsieur ?

VALVILLE.

Rien.

SAINT-GERMAIN, *l'observant toujours d'un œil inquiet.*

Rien . . . nen . . Vous n'avez pas ordinairement l'air si triste . . . vous n'avez point soupé ? Vous avez quelque chose que vous ne voulez pas dire . . .

VALVILLE.

Non, je vous le répéte . . . je suis très tranquille. *Se promenant toujours de l'air le plus agité & parlant à lui-même :*) Chaque instant ajoute à mon embarras ! . . Il faut cependant dégager ma parole ou je suis deshonoré.

SAINT-GERMAIN, *posant vivement son flambeau sur une table & se rapprochant de son maître.*

Deshonoré, Monsieur ! expliquez-vous . . .

VALVILLE, *après un silence, regardant Saint-Germain, avec le désir de s'expliquer & la crainte de le faire ; lui prennant vivement la main & avec un grand soupir.*

Mon ami . . .

SAINT-GERMAIN.

Monsieur.

VALVILLE.

Je suis dans la position la plus affreuse ! . .

SAINT-GERMAIN.

Ah ! Monsieur ! vous m'effrayez ! Qu'est-ce-que c'est donc ? Vous êtes-vous battu ? devez-vous vous battre ? Parlez donc, Monsieur, parlez donc ?

VALVILLE.

J'ai joué . . . j'ai perdu.

SAINT-GERMAIN.

Beaucoup ?

VALVILLE.

Mille louis !

SAINT-GERMAIN.

Ah ! Monsieur !

VALVILLE.

Je n'en avois que cent sur moi, j'ai perdu le reste sur ma parole.

SAINT-GERMAIN.

Et comment ferez vous ?

VALVILLE.

Je l'ignore.

SAINT--GERMAIN.

Mille louis ! & si Monsieur votre père en étoit instruit . . .

VALVILLE.

Ah ! Ciel ! Saint-Germain ne me trahissez pas . . . vous connoissez mon père.

SAINT-GERMAIN.

Je me tairai... lui, qui regarde le jeu, comme la plus funeſte des paſſions... il ne vous le pardonneroit jamais... mais, Monſieur, eſt-ce à vous de haſarder une ſomme ſi conſidérable? étez-vous votre maître? ne dépendez-vous pas de l'homme le plus ſevère, d'un homme intraitable ſur toutes les folies de la jeuneſſe?

VALVILLE.

Je me ſuis trouvé engagé... on perd, on s'obſtine; plus la fortune vous eſt contraire plus on s'opiniâtre à la bruſquer; & l'eſpoir de réparer une premiere perte, vous entraîne enfin dãns une ruine totale... Voilà mon hiſtoire

SAINT-GERMAIN.

Et votre parole d'honneur eſt donnée?

VALVILLE.

Je n'y puis manquer ſans me couvrir d'infamie.

SAINT-GERMAIN.

Et quel eſt votre Créancier?

VALVILLE.

Un Officier étranger, qui part à quatre heures du matin, & à qui j'ai promis qu'avant trois heures ſon argent ſeroit chez lui.

SAINT-GERMAIN.

Et il n'y a pas moyen d'obtenir un délai?

VALVILLE.

D'un homme qui part, d'un étranger que je ne verrai peut-être jamais.

SAINT-GERMAIN.

Mais, où trouver une pareille ſomme?... J'ai bien une centaine de louis; c'eſt tout ce que je poſſede, je vous l'offre de tout mon cœur.

VALVILLE.

Ah! mon ami... mais cela ne fait pas le demi-quart de la ſomme...

SAINT-GERMAIN.

Eh! vraiment non.

VALVILLE.

Que vais je devenir?

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, Monſieur, il n'y a qu'une choſe à faire... Il faut affronter la tempête; votre père n'eſt pas encore endormi, entrez chez lui, avouez tout.

VALVILLE, *avec la plus grande vivacité.*

O Ciel! dire à mon père... & qui ſait juſqu'où pourroit aller ſa fureur?

SAINT-GERMAIN.

Mais comment ferez-vous?

VALVILLE.

Tu connois mon père & tu me propoſes ... dans la premiere violence, il n'eſt peut-être point d'extremités, auxquelles il ne ſe portât ... Non, non, je crains trop ſa colère.

SAINT-GERMAIN.

Je me mets à la torture, & je ne vois rien, rien qui puiſſe vous tirer d'affaire.

VALVILLE, *abbattu par le déſeſpoir, & d'une voix abſolument étouffée. Toute cette Scène qui ſe paſſe à côté de la chambre où repoſe M. de Franval, ſe débite à demi voix; & lorſque les Acteurs ſont forcés de l'élever, il eſt néceſſaire qu'ils conſervent toujours l'air de crainte qu'ils doivent avoir, d'être entendus de l'appartement voiſin.*

Ah! Dieu! que je ſuis à plaindre! Si j'ai commis une faute, que je ſuis cruellement puni.

(*En diſant cela, il tombe aſſis ſur le fauteuil, placé près du ſécretaire de Déformes; ſa main en touche involontairement la clef; il leve les yeux, l'apperçoit, ouvre le ſécretaire qui n'étoit que pouſſé; il voit les ſacs d'argent, les regarde avec avidité, ferme précipitament le bureau, s'en éloigne, y revient; & après quelques momens de l'agitation la plus marquée, il dit à Saint-Germain, qui pendant cette pantomime de Valville ſembloit réfléchir profondément.*

Saint-Germain ....

SAINT-GERMAIN.

Monſieur ....

VALVILLE.

Puis-je compter ſur toi?

SAINT-GERMAIN.

Eſt-ce que vous en doutez?

VALVILLE.

Non mon ami .... mais donne-moi ta parole, que quoique je te diſe tu n'en parleras jamais

SAINT-GERMAIN.

Je vous la donne, Monſieur.

VALVILLE.

Ecoute ... je tremble de te le dire... Il y a dans ce ſecretaire..

SAINT-GERMAIN, *réculant d'effroi à ce ſeul mot de Valville.*

Ah! Monſieur.

VALVILLE, *avec la plus grande vivacité.*

Avant de me condamner écoute-moi, je t'en conjure ... Mon père n'ouvre preſque jamais ce bureau, Déformes n'y travaille que le ſoir; & pour être plus à portée de lui ... je porterai ma dette à mon Officier; nous partirons ſur le champ;

nous irons au devant de Franval, à qui je conterai mon hiſtoire... Il vient d'hériter du bien de ſa mère; le deſſein qu'il a de ſe fixer ici, l'acquiſition qu'il compte faire dans le voiſinage ſuivant ce que nous a dit ſon père, tout l'aura mis dans la néceſſité d'apporter avec lui de l'argent : il eſt trop mon ami pour me refuſer des ſecours dans une criſe auſſi terrible, il me donnera tout ce qui m'eſt néceſſaire, j'en ſuis sûr; je remettrai la ſomme où je l'aurai priſe; elle y ſera demain dans l'après-midi, & l'on n'aura ſoupçon de rien.

SAINT-GERMAIN.

Monſieur, je n'y conſentirai jamais... vous devez rougir ſeulement d'y penſer.

VALVILLE.

Mais l'embarras où je ſuis, la ſévérité de mon père,. tout me juſtifie.

SAINT-GERMAIN.

Rien, Monſieur, rien ne peut vous juſtifier : vous avez donné votre parole d'honneur ? vous avez eu tort, vous ne deviez pas le faire..... Un honnête-homme n'engage jamais ſa parole, quand il ne prévoit pas pouvoir y ſatisfaire; vous êtes dans ce cas, vous avez eu tort, vous avez eu tort.

VALVILLE.

Eh bien, j'en conviens; mais il n'eſt plus de remede.

SAINT-GERMAIN.

Faites ce que vous voudrez, je m'en vais; je ne ſerai point votre complice..... je ſuis un domeſtique, mais j'ai de la probité.

(*Il fait quelques pas pour ſortir.*)

VALVILLE, *le retenant.*

Saint-Germain; mon ami; ne m'abandonne pas.

SAINT-GERMAIN.

Non, Monſieur; non, vous êtes le maître; mais je ne vous prêterai pas la main.... je cours avertir votre père.

VALVILLE, *avec la plus grande vivacité.*

Saint-Germain! gardez-vous de me pouſſer au déſeſpoir... Frémiſſez, je ſuis capable de tout.

SAINT-GERMAIN.

Tuez-moi... vous le pouvez.... Tuez-moi, vous ne me forcerez point à m'avilir.

VALVILLE.

Si vous me trahiſſez... ne craignez rien pour vos jours.... je ne ſuis pas un monſtre; mais je ſuis un homme perdu, déſeſpéré... Si vous avertiſſez mon père! Ah! Dieu! tremblez! je ne réponds plus de moi... je ſuis capable de tout... vous vous reprocherez ma mort.

SAINT-GERMAIN, *avec le plus grand effroi.*

Ah! Ciel! Ah! Monſieur, Monſieur, qu'oſez-vous dire?

VALVILLE.

Le tems s'écoule, la nuit eſt avancée.... Vous pouvez me perdre, vous pouvez me ſauver.

SAINT-GERMAIN.

Je me jette à vos genoux.... Mon Maître ! mon cher Maître ! au nom des ſoins que j'ai pris de votre enfance, ayez pitié de vous-meme.... Vous vous perdez, vous vous deshonorez !

VALVILLE, *fait un pas pour ſortir.*

Vous ne le voulez pas ?

SAINT-GERMAIN, *en élevant la voix, toujours à génoux & retenant Valville.*

Mon Maître !...

VALVILLE.

Taiſez-vous.... Taiſez-vous.... Si vous criez, vous hâterez ma perte.

SAINT-GERMAIN *toujours à genoux, s'oppoſant à Valville qui veut ſortir.*

Mon Maître ! mon cher Maître !

VALVILLE, *ſe débarraſſant des mains de Saint-Germain.*

Laiſſez-moi....

SAINT-GERMAIN.

Où courez-vous ?

VALVILLE, *faiſant un dernier effort & ſe débarraſſant de Saint-Germain.*

M'arracher par la mort au crime qui m'environne.

SAINT-GERMAIN, *ſe rejettant ſur Valville, le retenant à braſſe-corps, & lui diſant d'une voix éteinte:*

Ah ; Dieu !... Eh bien, que faut-il faire ?... Vous vous perdez.... Vous me perdez....

VALVILLE.

O mon ami ! je t'entraîne avec moi dans l'abyme.... Mais le malheur.....Mais la fatalité. (*Il l'entraîne vers le Secrétaire.*)

SAINT-GERMAIN, *réſiſtant.*

Comme le cœur me bat !... Ah ! Monſieur, qu'eſt-ce que nous faiſons ?

VALVILLE, *poſant la main ſur la clef, & prêt à ouvrir, s'arrêtant.*

O ſuite affreuſe d'une première faute ! (*Il ouvre le Secrétaire, & recule un peu, ſe cachant le viſage de ſes mains.*)

SAINT-GERMAIN, *reculant à l'aſpect du Secrétaire ouvert.*

Il eſt ouvert !...(*Il tient le flambeau d'une main, & de l'autre il arrête ſon maître.*) Ne prenez rien.... Ne prenez rien....

VALVILLE, *lui mettant la main ſur la bouche.*

Taiſez-vous donc.... Taiſez-vous.

SAINT-GERMAIN, *arrêtant son Maître qui fait un pas vers le Bureau.*

Vous me perdez....

VALVILLE, *obligé de s'appuyer sur le Secrétaire, tremblant, pâle, la voix éteinte.*

La respiration me manque.... Mon état est pour le moins, aussi affreux que le vôtre.....

SAINT-GERMAIN, *tombant sur le siége à côté du Bureau.*

Ah ! Monsieur, s'il en coute tant pour faire un crime; comment se trouve-t-il des criminels ?

VALVILLE, *lui mettant plusieurs sacs sur les bras, & prenant aussi, ouvrant un tiroir où il y a des rouleaux d'or, les prenant, & refermant le Secrétaire sans en ôter la clef.*

Ma somme sera complette.... Retirons-nous.... Partons, tout de suite.... Je vais dégager ma parole. Demain matin, grace à Franval, tout sera réparé... hors la honte d'un crime, qui, pour être ignoré, n'en pèsera pas moins sur mon cœur.

(*Ils sortent doucement.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le jour a reparu pendant l'entre-Acte.*)

CLÉMENTINE, JULIE.

JULIE.

QUOI ! mon amitié n'obtiendra rien de vous ? La nuit entiere s'est passée dans les larmes, & le jour vient de nous surprendre; vous, repoussant avec obstination les soins de ma tendresse, & moi vous rappellant en vain ce que vous devez à votre père, à vous-même.... Mademoiselle.

CLÉMENTINE

CLÉMENTINE.

(*Elle eſt aſſiſe, elle tient la Lettre de Déformes; ſon agitation eſt viſible*)

Je ne le verrai plus !...

JULIE.

Ah ! pourquoi vous ai-je rendu cette Lettre ?

CLEMENTINE, *de l'air le plus ſombre.*

C'en eſt donc fait !... Tout eſt fini pour moi.

JULIE.

Rentrons dans votre appartement.... Tout le monde peut être ici témoin du déſordre affreux de votre ame....

CLÉMENTINE, *toujours d'une voix étouffée.*

Cette Lettre eſt l'arrêt de ma mort.... Il me dit un éternel adieu, je n'y ſurvivrai pas.

JULIE.

Voici l'heure où votre père viendra ſans doute trouver M. de Franval.... Il paſſera par ici ... Que dira-t-il de l'état où vous êtes Mademoiſelle ?... M. de Sirvan va venir.

CLÉMENTINE, *toujours aſſiſe, & ſe jettant dans les bras de Julie.*

O ma tendre amie ! je n'ai plus que toi dans l'univers. Déformes s'eſt à jamais ſéparé de moi.... Mon père me repouſſe.... Tous les cœurs hors le tien, Julie, ſe ſont fermés pour moi.... Je me jette dans ton ſein.... Ah ! n'aie pas comme tout ce qui m'environne, la barbarie d'inſulter à ma douleur ! Je n'ai plus que quelques momens à ſouffrir. Va, le ſpectacle de mes maux ne fatiguera pas long-tems tes regards.... Si tu me fuis, qui recevra mes derniers ſoupirs ? Si tu m'abandonnes, qui fermera mes yeux ?... Julie....

JULIE, *avec la compaſſion la plus tendre.*

Qui ? moi, vous repouſſer ? Moi, ne pas compatir à vos peines ? Et c'eſt à moi que vous témoignez ces appréhenſions ?... Mais, Clémentine, quel eſt le déſeſpoir où votre cœur ſe plonge ? Quoi ! les principes les plus chers, vos réflexions, cet empire que je vous ai toujours vu ſur vous-même, tout s'anéantit devant une paſſion inſenſée ? Songez que tout vous ſépare de Déformes; que vous ne vous reverrez jamais.

CLÉMENTINE.

Non jamais !

JULIE.

Songez qu'un autre aura bientôt le droit de vous reprocher des ſentimens injurieux pour lui, & coupables en vous.

CLÉMENTINE.

Je vois quel ſort m'eſt réſervé.... Mais tel eſt mon choix, que je ne puis rougir de mes feux, les déſavouer, ni les éteindre.

JULIE.

Quelqu'un vient.... C'eſt M. de Sirvan ! Ah ! s'il ſe peut ; dérobez-lui vos larmes.

SCÈNE II.

CLÉMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN, LOUIS.

M. DE SIRVAN.

ME faire remettre la clef de ſa caiſſe.... Sans raiſon, ſans explication !... Voilà qui eſt très-particulier !... Comment, il n'eſt pas rentré de cette nuit ?

LOUIS.

Depuis hier au ſoir, Monſieur, perſonne ne l'a vû.

CLÉMENTINE, *bas à Julie.*

On parle de Déſormes.

JULIE, *bas à Clémentine.*

Contraignez-vous.

M. DE SIRVAN.

J'avoue que cela me ſurprend ; il auroit au moins dû m'avertir qu'il alloit à la campagne.... Probablement il y eſt allé.

LOUIS.

Perſonne ne ſait où il eſt.

M. DE SIRVAN.

Mais l'argent qu'il a reçu hier, où eſt-il ?

LOUIS.

Il l'aura ſans doute dépoſé dans ce Secrétaire ſur lequel il travailloit quand vos Fermiers ſont venus le lui apporter. Je ne ſai pas ce qu'avoit hier au ſoir M Déſormes, mais il étoit bien triſte ; il avoit des diſtractions ſingulières : je l'ai vu dans une agitation à laquelle je ne comprenois rien.

M DE SIRVAN.

Il eſt vrai que depuis quelques jours ſa conduite eſt aſſez bizarre.... A quelle heure mon fils eſt-il parti ?

LOUIS.

Avant quatre heures, M. de Valville, & Saint-Germain étoient à cheval.

M. DE SIRVAN.

Savez-vous ſi M. de Franval eſt éveillé ?

LOUIS.

Il l'eſt, Monſieur.

M. DE SIRVAN.

Je vais paſſer dans ſon appartement.

SCÈNE III.

Les Acteurs précédens, CHARLES.

CHARLES.

M. Déformes eſt parti, Monſieur.

M. DE SIRVAN.

Comment ?

CLÉMENTINE, *bas à Julie qui lui fait ſigne de ſe contraindre.*

Ah ! pourquoi ſuis-je ici ?

CHARLES.

Oui, Monſieur, je viens de le voir.

CLÉMENTINE, *bas à Julie.*

Il l'a vu !

CHARLES.

Mais il eſt parti, Monſieur, pour ne plus revenir ; il l'a dit, je l'ai entendu.

M. DE SIRVAN.

Parti ! cela ne ſe peut pas.... Sans me parler.... Sans m'avertir.... Tous ſes effets ſont encore ici ?

LOUIS.

Oui, Monſieur, dans ſon appartement.

CHARLES.

Monſieur, j'ai l'honneur de vous dire que je viens de le voir ; j'arrive de la Ville, il en ſortoit ; il diſoit adieu à un ami Il avoit l'air égaré, il étoit ſi défiguré que je l'ai preſque méconnu.

CLÉMENTINE, *s'appuyant ſur Julie.*

Ah !

CHARLES.

Étonné de ce que je voyois, je me ſuis caché dans un endroit d'où je pouvois tout entendre ſans être apperçu Son ami lui diſoit : « mais pourquoi craignez-vous d'être découvert ? Vos » traits depuis onze ans, ſont tellement changés, que vous ſe» riez méconnoiſſable même aux yeux de votre père. Quand » au motif qui vous oblige à fuir, les meſures que vous avez » priſes, vous mettent à l'abri de tout. Reſtez vous dis-je, il » peut arriver mille événemens.... Non, mon ami, a repris » M. Déformes, il faut que je m'arrache au danger.... Le pé» ril m'environne.... Adieu, ils ne me reverront jamais Si » vous ſaviez tout ce que j'ai eu à combattre.... Un regard,

» un seul mot me perdoit ». A ces mots il embrasse son ami ; il monte à cheval & le perds de vue.

CLÉMENTINE, *à demi-voix.*

Ah ! Julie, que je souffre !

M. DE SIRVAN.

Qu'est-ce que cela signifie ? Un honnête-homme n'en agit pas de la sorte.... On ne fuit pas, on ne se cache point.... (*Il regarde le Secrétaire.*) Plaise au Ciel que mes soupçons soient injustes ! (*Il va au Bureau, l'ouvre, & dit :*) Je suis volé !... Ah ! le malheureux !

(*Clémentine tombe dans un fauteuil, la tête baissée, & dans l'attitude de quelqu'un qui réfléchit, profondement.*)

CHARLES.

Il faut aller à sa poursuite, il n'y a pas un moment à perdre...., courons tous.....

M. DE SIRVAN.

Non, non, laissez, laissez ce misérable aller chercher ailleurs la peine due à sa bassesse : je puis supporter cette perte & non me résoudre à le traîner à l'échaffaud..... il ne peut l'éviter ; qu'un autre se charge du soin de me venger..... (*à sa fille.*) lui que nous regardions tous comme le plus vertueux des hommes que j'aimais, en qui j'avois mis ma confiance.....

CLÉMENTINE, *toujours assise la tête baissée, & se parlant à elle-même sans rien voir de ce qui se passe autour d'elle.*

Non, on ne le connoît pas.... les méchans qui l'accusent, verront retomber sur eux tous les traits de leur calomnie..... j'irai trouver mon père....

M. DE SIRVAN.

Que dit elle ?

CLÉMENTINE, *sans changer d'attitude.*

L'expression de la vérité est bien persuasive.....

M. DE SIRVAN, *la regardant d'un air étonné & s'approchant d'elle.*

Clémentine !

CLÉMENTINE, *se retournant avec vivacité, & comme quelqu'un que l'on surprend.*

Ah ! mon père ! c'est vous .... vous ne soupçonnez point Désormes..... vous ne l'accusez pas, je lis dans vos yeux. Le crime qu'on lui impute, est le plus vil de tous les crimes, il en est incapable ne souffrez pas qu'on porte contre lui un jugement précipité..... nous méritons tous les deux votre estime ; personne plus que lui n'en est digne..... & je jure à vos pieds que j'embrasse.....

M. DE SIRVAN.

Dans quel égarement ?....

CLÉMENTINE, *dans son délire : elle donne à son père la Lettre de Déformes.*

Voilà la Lettre qu'il m'écrit, lisez, c'est un homme vertueux..... je n'ai point à rougir.....

M. DE SIRVAN.

Quel est ce papier ?

JULIE.

O Ciel !

CLÉMENTINE, *revenant un peu à elle & faisant un mouvement pour reprendre la Lettre.*

Mon père.....

(*Pendant que M. de Sirvan fait la lecture de la Lettre, elle est à genoux devant lui, soutenue par Julie.*)

M. DE SIRVAN.

Dieu ! qu'ai-je lû ? & qu'est-ce que j'apprends ? (*il lit.*) » Je » m'éloigne à jamais de vous, je le dois ma chère Clémentine ! (*il lance un regard terrible.*) » adieu pour jamais, oubliez-moi, il le faut, votre bonheur en dépend..... (*il s'interrompt & dit d'une voix étouffée :*) tu pouvois prétendre au bonheur ; mais après l'avilissement..... » Votre image me suivra par-tout, » cette image adorée me fera respecter des jours qui vous ont » été chers..... je vous aimerai jusqu'à la mort..... elle n'est » pas loin, (*il dit*) non, non..... » vous m'aimez & je vous » perds ; mon cœur se déchire ; mes larmes baignent ce papier... » adieu chère Clémentine, adieu. » (*il recule, & Clémentine toujours à genoux, se laisse tomber en arrière sur Julie, les Domestiques sont éloignés, & Monsieur de Sirvan lit la Lettre de manière qu'ils sont censés ne pouvoir l'entendre, il n'éleve la voix qu'aux* à parte, *& que pour appeller ses gens.* Charles, Louis..... allez, courez tous après le scélérat..... mort ou vif..... amenez-le, je vous l'ordonne.

(*Les Domestiques sortent tous.*)

SCÈNE IV.

CLÉMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN.

M. DE SIRVAN.

SI j'écoutois ma rage & mon honneur blessé..... c'est dans ton sang que j'éteindrois tes mépriſables feux.

CLÉMENTINE, *toujours à genoux & lui tendant les bras.* Mon père !

M. DE SIRVAN.

Moi, ton père ! je ne le suis plus ; je n'ai jamais donné la vie

à celle qui a choisi l'objet de son amour parmi ces êtres avilis, destinés à périr un jour avec ignominie.

CLÉMENTINE, *se levant avec vivacité, & marchant égarée.*

Où est-il, où est-il ? qu'il paroisse, qu'il se justifie..... je l'aime, il ne peut être indigne de moi.

M. DE SIRVAN, *d'un ton furieux.*

Quoi ! devant moi, ta bouche ose avouer ?... :

JULIE, *se précipitant au-devant de lui.*

Ah, Monsieur ! sa raison est égarée..... arrêtez, au nom du Ciel.....

M. DE SIRVAN, *tombant dans un fauteuil.*

Je succombe à mon désespoir.

CLÉMENTINE, *toujours dans le délire, & avec la plus grande énergie.*

Il viendra, il se justifiera. J'atteste le Ciel de la pureté de son cœur ; non, jamais la vertu n'habita dans une ame plus belle.... je le conduirai vers mon père..... Oui..... j'y vole avec lui.... vous me retenez, cruels ! vous craignez qu'il n'entende les cris de sa fille éperdue, qu'il ne cède à la pitié, qu'il n'écoute Désormes, qu'il ne lui rende l'honneur que vous cherchez à lui ravir..... C'est envain que vous m'arrêtez, & malgré vous je trouverai mon père..... (*elle apperçoit M. de Sirvan, & se débarrassant des mains de Julie, elle s'élance vers lui*) Ah, Dieu ! je vous revois..... c'est vous..... ils vouloient, les inhumains, m'empêcher d'arriver jusqu'à vous.... mais je puis les braver dans vos bras.... mon père.. défendez-moi contre les barbares qui veulent ma mort & la honte de Désormes..... rempliſſez le plus saint des devoirs, soyez l'appuy de l'innocence.

(*Elle tombe sur le sein de son père ; il la reçoit, verse des larmes & la repoussant doucement, dans les bras de Julie.*)

M. DE SIRVAN.

Tu m'arraches le cœur !...

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, LOUIS.

LOUIS.

MOnsieur, Monsieur, quelques paysans des environs, viennent de voir passer Monsieur Désormes devant le Château, il n'y a pas plus d'un quart-d'heure.

M. DE SIRVAN.

Comment ! après son crime, il a l'audace encore... ;

CLÉMENTINE, *toujours égarée.*

Que dit-on ? Que dites-vous ?

LOUIS.

Charles & mes camarades, ont couru ſur ſes traces, il ne peut leur échapper.

CLÉMENTINE.

Qui donc ?

M. DE SIRVAN, *à Julie.*

Eloignez-la de mes yeux.... entraînez-la.

CLÉMENTINE, *réſiſtant à Julie qui veut l'emmener.*

Non, non, je vous entends.... je ſuis perdue.

SCÈNE VI.

Les Acteurs précédens, M. DE FRANVAL.

M. DE FRANVAL.

QU'eſt il donc arrivé ? Quel tumulte effrayant dans toute la maiſon ?

M. DE SIRVAN, *avec impétuoſité.*

Un monſtre, un ſcélérat.... Déſormes.... il a trahi tous les devoirs, toutes les Loix de la probité.... jamais père ne fut plus à plaindre..... jamais homme ne fut plus cruellement trompé.

CLÉMENTINE, *toujours dans le délire.*

Il eſt innocent.... je ne ſuis point coupable.

JULIE, *à Clémentine.*

Venez....

CLÉMENTINE, *réſiſtant à Julie & s'adreſſant à ſon père.*

Arrachez-moi la vie.

M. DE SIRVAN, *ſe jettant dans les bras de M. de Franval.*

Ne m'abandonnez pas ; vous ſaurez.....

M. DE FRANVAL.

Quoi donc ?

CLÉMENTINE, *tendant les bras vers M. de Sirvan.*

Mon père !

JULIE.

Ah ! Dieu !

CLÉMENTINE.

Barbare ! ſon trépas eſt l'arrêt de ma mort.

(*M. de Franval conduit M. de Sirvan dans ſon appartement, & Louis & Julie entraînent Clémentine dans le ſien.*)

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

M. DE FRANVAL, M. DE SIRVAN.

M. DE FRANVAL.

NE le livrez point aux mains de la Justice, que vous ne soyez convaincu de son crime.... songez à quels remords vous seriez en proie....

M. DE SIRVAN.

Quoique tout dépose contre lui, vous serez satisfait.... qu'il prouve son innocence.... qu'il se dérobe à la mort.... mais se justifiera-t-il jamais de la séduction?....

M. DE FRANVAL.

Il fut toujours honnête-homme, vous l'avouez vous-même, un instant a-t il pu le changer? Sirvan, l'on peut différer sa vengeance; mais la révoque t on quand elle est exécutée?

SCÈNE II.

JULIE, M. DE FRANVAL, M. DE SIRVAN.

JULIE, *sortant de l'appartement de Clémentine, & dans le plus grand désordre.*

AH! Monsieur! Clémentine!... tous mes efforts sont perdus auprès d'elle.... le désespoir le plus affreux s'est emparé de son cœur.... son esprit égaré ne connoit plus personne.. venez... venez.... votre présence seule, peut la rappeller à elle-même...

M. DE SIRVAN.

Ma fille!... juste Ciel!... ah mon ami!...

M. DE FRANVAL.

Je ne vous quitte point.

(*Ils sortent d'un côté pour entrer chez Clémentine, tandis que les Domestiques accourent en foule par la porte du fond. Ils entourrent & trainent Désormes échevelé, ses vêtemens déchirés, dans l'état le plus affreux.*)

SCÈNE III.

SCÈNE III.

CHARLES, LOUIS, DÉSORMES, DOMESTIQUES.

CHARLES.

Ici.... ici.... Monsieur va venir.... menez-le ici.

LOUIS.

Il me fait compassion.

DÉSORMES.

Au moins, respectez mon malheur.

CHARLES.

Vous êtes un méchant.... point de pitié.

DÉSORMES, *les Domestiques le laissent libre, il tombe dans un fauteuil.*

..Ah! grand Dieu!

LOUIS, *d'un ton d'intérêt.*

Vous, Monsieur! vous!

CHARLES.

Qui l'auroit dit?

DÉSORMES.

Je respire à peine.... je ne vois, ni n'entends.... mes amis, que vous ai je fait?

CHARLES.

Ce que vous avez fait?

DÉSORMES.

Pourquoi tant d'inhumanité?

CHARLES.

Ce que vous avez fait?

LOUIS, *interrompant Charles & à demi voix.*

Finissez.... laissez le en paix.... cela est affreux. Fut-il coupable, il est malheureux, il faut en avoir pitié.

DÉSORMES.

Dans quel état je suis! comme ils m'ont traité! mais quel crime ai-je donc commis?

CHARLES.

Celui dont chacun de nous pourroit être soupçonné.. . celui dont nous sommes tous incapables.... avouez-le, Monsieur; avouez-le; vous êtes convaincu; que vous servira de nier?

DÉSORMES.

Au nom du Ciel, & s'il vous reste un sentiment d'humanité, que je parle à Monsieur de Sirvan! je suis un homme; des hommes doivent avoir pitié de moi.... On m'impute des cri-

mes... j'ignore... je ne puis comprendre... je me perds dans l'horreur de mon sort.... Où est M. de Sirvan?

LOUIS.

Il est près de sa fille, qui peut-être à présent expire entre ses bras.

DÉSORMES, *avec un cri de désespoir.*

Ah!....

SCÈNE IV.

M. DE SIRVAN, JULIE, DÉSORMES. CHARLES, LOUIS, *Domestiques.*

M. DE SIRVAN, *à Julie, en sortant de l'appartement de Clémentine.*

LAissez-moi... je ne puis soutenir ce spectacle qui me tue... retournez auprès d'elle, ne la quittez point.

(*Julie sort.*)

DÉSORMES, *accourant à M. de Sirvan.*

Monsieur!

M. DE SIRVAN.

Monstre, réponds-moi! que t'ai-je fait pour porter dans ma famille le désespoir & la honte? Je ne te parle pas de la bassesse dont tu t'es souillé....

DÉSORMES, *avec la plus grande surprise.*

Et vous aussi.... vous m'accusez!... vous?.. vous?..

M. DE SIRVAN.

Ton forfait honteux n'est pas ce qui m'irrite. Plut au Ciel que ce fut-là ton seul crime! je te pardonnerois, je te mépriserois, je laisserois à d'autres mains le devoir barbare de te livrer au supplice que tu mérites.

DÉSORMES, *levant les mains au Ciel.*

Ah! Dieu!

M. DE SIRVAN, *continuant avec la même impétuosité.*

Mais, tu m'as ravi ma fille... tes séductions l'ont révoltée contre moi... elle a disposé de son cœur pour l'objet le plus vil... il lui en courera la raison, la vie peut être... Voilà ce que je ne pardonnerai jamais, ce que je ferai punir; la honte, les tourmens, le supplice le plus infâme, doivent seuls me venger du désespoir où tu me plonges, du malheur dont tu m'accables, de la perte irréparable dont tu seras la cause, & qui me coutera la vie?

DÉSORMES, *anéanti.*

Juste Ciel!

M. DE SIRVAN.

Nomme tes complices, il le faut ; quel eſt cet homme à qui tu parlois avant de partir ?... Dans quelles mains criminelles as-tu dépoſé le vol que tu m'as fait ? qu'il ſerve à ma vengeance, qu'il en ſoit le prétexte.... parle, parle, & meurs après couvert de l'opprobre qui t'eſt dû.

DÉSORMES, *revenant à lui, ſe relevant & avec la plus grande fermeté.*

Il n'eſt pas pas fait pour moi, je ſuis innocent.

M. DE SIRVAN.

Tu l'es ?..

DÉSORMES.

Je le ſuis... mon honneur me rend à moi-même. On peut m'ôter la vie, & je ne ſerai pas plus coupable. Les jours du ſcélerat & ceux de l'homme vertueux, ſont également dans la main des hommes ; mais la vertu tient à Dieu ; les hommes n'y peuvent rien.... Cependant, où ſont mes accuſateurs ?.... Quelles preuves a-t-on contre moi ?

M. DE SIRVAN.

Tout eſt avéré, tout te confond. Envain as-tu prétendu détourner les ſoupçons, en laiſſant ce Secrétaire ouvert, en feignant d'en avoir oublié la clef... Ton air agité, des diſcours échappés, ta fuite, tes fauſſes précautions.... Dieu ! que d'inconſéquences dans la conduite des ſcélérats ! Envain la nuit les environne, ils guident eux-même la lumiere affreuſe qui dévoile leurs attentats.

DÉSORMES.

Mon cœur eſt pur, & celui qui juge toutes nos actions ne me verra point rougir des miennes.... mais ſi mon amour pour Clémentine eſt un crime à vos yeux, ſi pour l'expier il ne faut que ma vie, demandez-la... je ſuis prêt à vous la donner. Depuis aſſez long-tems, l'exiſtance eſt un fardeau pour moi... mais j'ai des parens !.. Ah ! Dieu ! il me reſte un père.... Ne traînez pas ſon fils à l'échafaud... je ſuis innocent, & mon père déshonnoré deſcendroit dans la tombe en maudiſſant ma cendre infortunée.

M. DE SIRVAN.

Qu'il la maudiſſe ! que ton nom ſoit en horreur... je perds la fille la plus chère... je la perds par toi ſeul, & pour toi. Je ne lui ſurvivrai pas ; mais je mourrai vengé.

DÉSORMES, *marchant égaré ſur le Théâtre.*

Clémentine !... ô déſepoir ! où eſt elle ? Conduiſez-moi vers elle... que j'expire à ſes pieds !

M. DE SIRVAN.

Toi, paroître devant ma fille ! éloigne-toi, barbare..... je déteſte à jamais le premier inſtant qui t'offrit à ſes yeux.

SCÈNE V.

Les Acteurs précedens, CLÉMENTINE, JULIE. M. DE FRANVAL.

CLÉMENTINE, *les cheveux épars, sans rouge, dans le plus grand déſeſpoir, s'arrachant des bras de Monſieur de Franval & de Julie.*

TOus vos efforts ſont vains, nous périrons enſemble. (*Rencontrant ſon père, & avec la plus grande fermeté.*) Mon père avez-vous conſommé votre vengeance ?... Il reſte encore une victime, elle eſt devant vos yeux.

M. DE SIRVAN.

Cruels ! pourquoi l'avez vous laiſſé ſortir ? Conſpirez vous auſſi contre moi ?

DÉSORMES, *avec l'accent du déſpoir.*

Clémentine !

CLÉMENTINE, *regardant autour d'elle.*

Quelle voix s'eſt fait entendre ? C'eſt la ſienne. (*Elle apperçoit Déſormes, jette un cri, & tombe dans les bras de ſon père.*) Ah !... le voilà.

M. DE SIRVAN, *répouſſant Déſormes qui veut approcher de Clémentine.*

Retire-toi, barbare !... veux tu qu'elle expire dans les bras de ſon père ?...

M. DE FRANVAL, *prénant Déſormes par le bras & voulant l'éloigner de Sirvan.*

Éloignez-vous, reſpectez des maux que vous avez cauſés.

DÉSORMES, *frappé de cette voix, ſe retourne, l'examine le reconnoît, jette un cri, & ſe cache le viſage de ſes deux mains.*

Qui me parle ?.... Que voulez-vous ?.... C'eſt lui ! juſte Dieu !

M. DE FRANVAL.

Que dit-il ? & quelle ſurpriſe à mon aſpect !...

CLÉMENTINE, *égarée, d'une voix forte, & marchant ſur le Théâtre.*

Non, malgré tout ce qui dépoſe contre lui..... Déſormes n'eſt pas fait pour le crime... ne crains rien... dis que tu n'es pas coupable, le Ciel appuyera les cris de l'innocence..... Vous, qu'un deſtin cruel lui donne ici pour juges, laiſſez-le parler; il faut écouter l'homme juſte que l'on accuſe, & qu'un mot peut juſtifier... Mais, non, ils ont réſolu ſa perte, je l'ai-

me, voilà ſon forfait.... & pourquoi lui faire un crime de ma tendreſſe ? l'amour dépend-il de nous ? C'eſt le ſentiment de la nature.

(*Les forces lui manquent, elle tombe dans un fauteuil.*)

DÉSORMES.

(*Pendant cette Scène, il s'eſt livré à tout ſon déſeſpoir. M. de Franval, l'a toujours obſervé de l'œil le plus curieux, & avec l'air du plus vif intérêt. Déſormes, partagé entre M. de Franval & Clémentine, paſſant de l'un à l'autre, les regardant tour-à-tour, avec des yeux où ſe peignent les divers mouvemens dont il eſt agité ; après avoir gardé un moment de ſilence, éclate enfin, & dit d'une voix étouffée* :)

C'eſt trop de cruauté.... c'eſt trop prolonger mon ſupplice. Il eſt au-deſſus de mes forces, (*à M. de Franval.*) Et vous... vous, dont les yeux attachés depuis long-tems ſur moi, ſemblent effrayés de mon ſort... Rendez grace au myſtère qui vous cache en partie ſon horreur. Je demande la mort comme un bienfait... joignez vos vœux à ma priere... Doit-il vous en couter de ſolliciter pour moi ? Ah ! ne m'expoſez pas à maudire l'inſtant de ma naiſſance, & les premiers auteurs de mes tourmens... Ne m'expoſez-pas à maudire le Ciel qui ne m'écraſe pas de ſa foudre..... Sauvez moi du deſeſpoir, de la rage, & du ſacrilége.

M. DE FRANVAL.

Inſenſé ! qu'oſez-vous dire ? Repentez-vous, repentez-vous...,

M. DE SIRVAN, *à Clémentine, avec la plus grande douleur.*

Clémentine.... Ma fille !... C'eſt moi qui te preſſe dans mes bras....

CLÉMENTINE, *revenue entièrement à elle, mais exceſſivement affoiblie par la criſe violente qu'elle vient d'eſſuyer, dit d'une voix preſqu'éteinte, & qui baiſſe encore par gradation juſqu'à la fin du couplet :*

Mon père, écoutez-moi : & vous qui m'entendez, ayez égard à mon infortune ; ne me jugez pas ſur ce que j'ai dit : la vérité, la vertu ſont dans mon cœur.... Mais ma raiſon n'eſt plus à moi, je n'en conſerve un foible reſte, que pour vous atteſter que Déſormes n'eſt point coupable.... Ne vous expoſez pas à tremper vos mains dans le ſang de l'innocence ; votre vain repentir ne lui rendroit pas une vie perdue au milieu des tourmens.... (*Elle veut faire un dernier effort pour ſe jetter aux pieds de ſon père, & elle retombe dans les bras de Julie.*) C'eſt vous ſur tout que je conjure.... Mes forces m'abandonnent.... Arrachez-moi d'ici.... J'expirerois devant lui....

M. DE SIRVAN, *avec effroi, & l'entraînant vers son appartement.*

Clémentine.... Clémentine !... (*Hors de lui.*) Ma fille !...

(*Julie emmène Clémentine.*)

DÉSORMES, *courant vers Clémentine, & arrêté par les Domestiques.*

Que je la suive au tombeau !....

M. DE SIRVAN, *tendant les bras à M. de Franval, & dans l'excès du désespoir.*

Elle meurt !... Ah ! Dieu.... Je l'ai perdue.

M. DE FRANVAL.

Ami trop malheureux !...

M. DE SIRVAN.

Oui, je le suis !... Mais il me reste un espoir.

M. DE FRANVAL.

Où courez-vous ?

M. DE SIRVAN.

Laissez-moi.

M. DE FRANVAL.

Venez vers votre fille.

M. DE SIRVAN.

Pour la voir expirer.... Je n'écoute plus rien.... Laissez-moi.... (*Aux Domestiques, en leur montrant Désormes.*) Veillez sur lui.... S'il échappe.... c'est vous qui m'en répondrez.... (*A Désormes, avec l'accent de la rage & du désespoir.*) J'ai tout perdu, monstre !... Je serai vengé.

M. DE FRANVAL, *à M. de Sirvan, qui veut sortir.* Qu'allez-vous faire ?

M. DE SIRVAN.

Le livrer à toute la rigueur des Loix.... Me venger, & mourir....

(*Il sort malgré les efforts de M. de Franval.*)

M. DE FRANVAL.

Arrêtez.... Arrêtez.... Il me fuit. (*A part, en regardant Désormes.*) Infortuné.... Ah ! malgré-moi, son sort.... (*Aux Domestiques.*) Mes amis, laissez-moi lui parler, éloignez-vous quelques instans. (*Les Domestiques rentrent dans l'appartement du fond, dont la porte reste ouverte. On les voit de tems en tems reparoître dans l'enfoncement.*

SCÈNE VII.

M. DE FRANVAL, DÉSORMES.

M. DE FRANVAL, *à part.*

MOn cœur eſt pénétré. (*A Déſormes qui eſt aſſis dans un fauteuil, & tout entier à ſa douleur.*) Je ſuis ſeul avec vous, & je céde à l'intérêt puiſſant que malgré moi vous m'avez inſpiré. Je ne vous demande point la vérité. Innocent ou coupable, je ne puis vous abandonner au ſort qui vous menace.... (*Il s'avance vers la porte du fond, aucun Domeſtique ne paroît; il obſerve s'il ne peut être entendu, revient à Déſormes, & lui dit d'une voix baſſe :*) Entrez dans cet appartement.... Les fenêtres donnent ſur le Jardin, il vous ſera facile d'échapper....

DÉSORMES. *Il ne repond rien, & reſte renverſé dans un fauteuil; ſon attitude & ſes geſtes, tout exprime ſon déſeſpoir.*

M. DE FRANVAL.

Vous ne répondez rien.... Songez que les momens ſont chers, qu'un ſeul inſtant perdu vous livre en des mains dont il ne dépendra plus de moi de vous arracher.....

DÉSORMES. *Il fixe un œil ſombre ſur M. de Franval, & ne répond rien.*

M. DE FRANVAL.

Quel morne ſilence!... Eſt-ce ainſi que vous reconnoiſſez ce que je fais pour vous?....

DÉSORMES. *Il regarde M. de Franval, jette un profond ſoupir, & leve les mains au Ciel.*

M. DE FRANVAL. *Les Domeſtiques paroiſſent dans le fond, & M. de Franval qui les apperçoit, baiſſe la voix en parlant à Déſormes.*

Que n'eſt-il en mon pouvoir de prouver votre innocence!... Tout vous accuſe, & je ne puis vous laiſſer périr... (*Les Domeſtiques s'éloignent, & M. de Franval prenant Déſormes par le bras, continue :*) Venez, ſuivez-moi.

DÉSORMES. *Il regarde fixement M. de Franval, ſe leve, & détachant de ſon bras celui du Préſident, il retombe, aſſis, & fait ſigne qu'il ne peut conſentir à prendre la fuite.*

M. DE FRANVAL.

Mais réfléchiſſez donc.... Songez que le dernier ſupplice, eſt tout ce qui vous eſt réſervé.

DÉSORMES. *Il fait un geſte de déſeſpoir, ſe relève avec impétuoſité, & retombe immobile.*

M. DE FRANVAL. *Les Domeſtiques reparoiſſent.*

Si ce n'eſt pas pour vous.... Si vous ne craignez point la mort, ſi vous vous élevez au-deſſus de la honte.... Peut-être avez-vous des parens?....

DÉSORMES. *Il leve ſur M. de Franval des yeux mouillés de larmes, & ſe cache le viſage avec ſes mains.*

M. DE FRANVAL.

Vous en avez.... Ce ſouvenir vous arrache des larmes..... Ah! que vont-ils devenir?... Ils ſont deshonorés!

DÉSORMES. *Il ſe leve avec vivacité, marche égaré. Après un moment d'immobilité, pendant lequel il a les yeux fixés ſur la terre, il court à M. de Franval, ſe précipite ſur ſon ſein, & le baigne de ſes pleurs.*

M. DE FRANVAL, *avec le plus tendre intérêt.*

Vous pleurez.... Vous pleurez!... Ah! Déſormes! il eſt des fautes que n'effacent point les pleurs, que ne réparent point un tardif repentir. La ſureté publique ferme tous les cœurs à la commiſération.... Mais vous attendriſſez le mien,.. Vous le pénétrez de douleur....

DÉSORMES. *Il le ſerre dans ſes bras.*

M. DE FRANVAL. *Les Domeſtiques ſont éloignés.*

Fuyez, je vous en conjure... Fuyez, je me charge de tout.

DÉSORMES. *Il lui fait ſigne qu'il n'y peut conſentir.*

M. DE FRANVAL.

Vous voulez mourir....

DÉSORMES *le regarde, & ſe rejette dans ſon ſein.*

M. DE FRANVAL.

Vivez, malheureux!... Je vous en conjure au nom de vos parens.... Au nom de votre père ſi vous l'avez encore....

DÉSORMES. *Il tombe aux pieds de Franval.*

M. DE FRANVAL.

Vous embraſſez mes genoux! Je vous l'ai dit.... Un ſentiment involontaire.... Le ſentiment le plus tendre parle à mon cœur pour vous....

DÉSORMES. *Il ſaiſit la main de M. de Franval, la baigne de ſes larmes, & la baiſe pluſieurs fois avec tranſport.*

M. DE FRANVAL.

Votre père vit-il encore?...

DÉSORMES, *d'une voix étouffée par les ſanglots.*

Le Ciel qui m'abandonne.... Le Ciel me l'a conſervé.

M. DE FRANVAL.

Il vous aime?

DÉSORMES.

DÉSORMES.

Il me l'a témoigné bien tard; mais je meurs tranquille, puiſque je n'en ſuis plus haï.

M. DE FRANVAL.

Qui êtes-vous?

DÉSORMES.

Ne me connoiſſez pas!

M. DE FRANVAL.

Vous me refuſez?...

DÉSORMES.

Je le dois.

M. DE FRANVAL.

Vos parens me ſont-ils connus?

DÉSORMES.

Oui....

M. DE FRANVAL.

Où ſont ils?...

DÉSORMES.

Par pitié....

M. DE FRANVAL.

Répondez-moi.... D'où êtes-vous?

DÉSORMES.

De Grenoble....

M. DE FRANVAL.

Comment?...

DÉSORMES.

Ah! laiſſez-moi mourir....

M. DE FRANVAL.

Déſormes! répondez-moi.... Votre père vit encore, & pourquoi l'avez-vous quitté?

DÉSORMES.

Il me haïſſoit....

M. DE FRANVAL.

Qu'aviez-vous fait?...

DÉSORMES.

J'avois défendu mes droits contre une belle mère implacable.

M. DE FRANVAL.

O Ciel! regarde-moi... Tes traits....

DÉSORMES.

Défigurés par le tems & le déſeſpoir, ſont-ils reconnoiſſables?

M. DE FRANVAL.

Seroit-il vrai?... Franval.... Quoi! ſerois-tu?.... Ah! parle.... Réponds-moi....

DÉSORMES.

Que voulez vous ſavoir?

M. DE FRANVAL.

Si je ſuis le plus infortuné des pères....

DÉSORMES, *tombant à ſes genoux.*

Me le pardonnez-vous ?

M. DE FRANVAL, *avec un cri.*

C'eſt lui !...

DÉSORMES *à genoux devant lui, & lui tendant les bras.*

Voilà votre victime !

M. DE FRANVAL, *l'embraſſant avec tranſport.*

Mon fils ! quoi ! c'eſt toi que je tiens dans mes bras ?

DÉSORMES.

Ah ! mon père, je vous retrouve !

M. DE FRANVAL.

Quoi ! lorſque le repentir d'une mère expirante vient de te diſculper à mes yeux, quand je reconnois mon injuſtice, quand je te revois, l'on prépare ton ſupplice & l'opprobre t'attend !...

DÉSORMES.

Ah ! je ne l'ai pas mérité plus que votre haine, & que cette malédiction cruelle dont jadis vous m'avez accablé !

M. DE FRANVAL, *avec le plus grand déſordre & le déſeſpoir le plus marqué.*

Tu déchires mon cœur.... O mon fils !... O mon cher fils !... Mais en ce moment, grand Dieu ! on t'accuſe, on conſpire ta perte.... Si je tarde un inſtant.... Reſte ici.... Je cours après Sirvan.... Il ne ſait pas.... O mon fils ! c'eſt moi ſeul qui t'ai plongé dans cet horrible abyme !

DÉSORMES.

Mon père !...

M. DE FRANVAL, *courant aux Domeſtiques qui ſont dans l'enfoncement, les faiſant entrer, leur parlant avec l'action la plus animée, d'une voix mêlée de ſanglots, leur prenant les mains, leur montrant Déſormes.*

Venez, mes amis !... Celui que vous voyez, cet infortuné.... C'eſt mon fils !... Ne l'accablez pas.... Il n'eſt point coupable.... Ayez pitié de moi.... Ayez pitié de lui.... Je vais.... Je cours....O Dieu permets qu'il ſoit encore tems !

(*Il ſort par le porte du fond ; Déſormes le ſuit juſques dans l'enfoncement ; il lui tend les bras, juſqu'à ce qu'il ſoit cenſé ne le plus appercevoir ; il reſte dans la pièce du fond, environné de tous les Domeſtiques.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Pendant cet entre-Acte, le fond du Théâtre reſte toujours ouvert; on voit Déſormes ſe promener, s'aſſeoir, ſe lever; ſon agitation, ſon déſordre eſt extrême; les Domeſtiques ſe parlent entr'eux, ſe regardent, ont l'air de le plaindre.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, LOUIS.

LOUIS, *allant au-devant de Julie, qui ſort de l'appartement de Clémentine.*

EH bien! Julie.... Mademoiſelle.....

JULIE.

Il ne faut pas encore déſeſpérer de ſa vie.

LOUIS.

Combien nous perdrions, ſi ce coup nous l'enlevoit!

JULIE.

Elle a repris connoiſſance, & ſon eſprit paroît plus tranquille; il ſemble que cette dernière criſe ait rappellé ſa raiſon: mais elle refuſe tout ſoulagement.... Elle pleure, nomme Déſormes; & tout-à-coup ſes pleurs ſe ſéchent; elle tombe dans une rêverie profonde, & n'en ſort que pour prononcer encore le nom de ſon amant.

LOUIS, *vivement.*

M. de Franval a couru ſur les pas de M. de Sirvan; il étoit dans le plus grand déſordre.... Nous nous étions éloignés par reſpect; il nous a fait approcher, & nous a dit: « mes amis, » c'eſt mon fils, il n'eſt point coupable..., ne l'accablez pas.... » ayez pitié de moi, ... ayez pitié de lui.... » il eſt ſorti: les pleurs baignoient ſon viſage..... nous ignorons ce que cela ſignifie.

JULIE.

Son fils! Déſormes, ſon fils!

LOUIS.

Il nous l'a dit.

JULIE.

Grand Dieu ! toucherions-nous au terme de nos maux ?... Ah ! c'eſt Saint-Germain.

SCÈNE II.

JULIE, LOUIS, SAINT-GERMAIN.

JULIE.

VOus voilà !

SAINT-GERMAIN, *en veſte de courrier, bottes aux jambes, fouet à la main.*

Oui, mon maître & M de Franval le fils arrivent. J'ai pris le devant, ils ſeront ici dans une demi-heure.

JULIE.

Depuis que vous êtes parti, il s'eſt paſſé dans ce Château des choſes bien étonnantes.... Clémentine a penſé perdre la vie.

SAINT-GERMAIN.

O Ciel !

JULIE.

Et l'auriez-vous jamais cru ?... Déſormes....

SAINT-GERMAIN.

Eh bien ?

JULIE.

Il y avoit dans ce ſecrétaire une ſomme aſſez conſidérable.... & pendant la nuit il a diſparu, emportant avec lui cet argent qu'il venoit de recevoir.

SAINT-GERMAIN.

Comment ?

JULIE.

Tout dépoſe contre lui, tout le condamne, & perſonne ne peut douter....

SAINT-GERMAIN.

On l'accuſe ?

JULIE.

On va le livrer entre les mains de la Juſtice.

SAINT-GERMAIN, *jettant un grand cri.*

Ah, Dieu ! ah, juſte Dieu !

(Il ſort avec précipitation.)

SCÈNE III.

JULIE, LOUIS.

JULIE.

QUe dit-il?... Où court il?...

LOUIS.

Mademoiſelle.... ſi Monſieur Déſormes n'étoit pas criminel...

JULIE.

Je ne ſais plus que penſer.... ce que vous m'avez dit, la ſurpriſe, le cri, l'état affreux de Saint Germain, ſa fuite précipitée; tout me confond, tout accroît mon incertitude..... courons vers Clémentine.... ſi Déſormes eſt juſtifié, quel autre plutôt qu'elle, a beſoin d'en être informée!

(*Déſormes paroît dans le fond.*)

LOUIS, *le montrant à Julie.*

Le voilà.

JULIE.

Calmez, s'il ſe peut, ſa douleur.... encouragez-le à ne rien négliger pour ſa juſtification.... elle nous eſt à tous auſſi néceſſaire qu'à lui-même. (*Elle ſort, & rentre chez Clémentine.*)

(*Déſormes, s'avançe lentement, il a l'air ſombre, il eſt défiguré, il leve quelquefois les yeux au Ciel, les Domeſtiques ſont dans l'enfoncement, tous paroiſſent conſternés.*)

SCÈNE IV.

DÉSORMES, LOUIS.

LOUIS, *allant à Déſormes chapeau bas, & lui parlant avec autant d'intérêt que de douceur.*

MOnſieur Déſormes.... Monſieur....

DÉSORMES.

Mon ami!... je n'oſe vous interroger.... ah! mon ami....

LOUIS.

Parlez, ne craignez rien ... ne croyez pas que je vous accuſe.... Non, non, je vous ai toujours cru incapable de rien faire contre la probité.

DÉSORMES.

Ce n'eſt pas de moi dont il faut s'occupper.... ne me cachez

rien.... en eſt-ce fait ? Ai-je tout perdu ? Votre maîtreſſe.... Mademoiſelle de Sirvan....

LOUIS.

Elle vit encore.

DÉSORMES.

O Dieu ! je te rends grace !... qu'elle me ſurvive, & je meurs plus tranquille.

LOUIS.

Ah ! Monſieur ! vous ſerez juſtifié.... le Ciel ne permettra pas que vous ſoyez condamné ſur de ſimples apparences. Nous vous reſpectons.... nous vous aimons tous ; il n'eſt aucun de nous, qui ne vous ſoit redevable de quelques bienfaits, & tant de bonté, tant d'humanité, ne ſont pas d'un cœur fait pour une baſſeſſe.

DÉSORMES.

Ton eſtime m'eſt bien chère.... va, je n'en ſuis pas indigne... ſi Clémentine n'exiſtoit pas, ton cœur ſeroit le ſeul qui m'eut rendu juſtice.

SCÈNE V.

CLÉMENTINE, DÉSORMES, JULIE, *Les Domeſtiques ; dans la pièce du fonds.*

CLÉMENTINE, *parlant à Julie, ſon deſordre eſt moins grand ; ſa force vient par gradation dans le courant de la Scène.*

NOn, non, tes conjectures ne ſont pas fauſſes... Non, Julie, j'en crois ton récit, & mes preſſentimens... Ah ! Déſormes je vous cherchois....

DÉSORMES.

Eh quoi ! vous daignez voir encore un infortuné ?....

CLÉMENTINE.

Mes jours ne ſont ils pas aſſez liés aux vôtres ? Penſez-vous que je ſurvêcuſſe un moment au coup qui vous frapperoit... mais, que m'a dit Julie ?... Elle m'a parlé de Monſieur de Franval, de votre père..... Hélas ! mes idées ſont encore à tel point confuſes..... Quel rapport votre père, & Monſieur de Franval ?...

DÉSORMES.

Il eſt de mon deſtin d'être funeſte à tout ce qui m'eſt cher... Ce père qui m'accabla ſi long-tems de ſa haine, & qui, déſabuſé, m'ouvre ſon ſein & me rend ſa tendreſſe..... C'eſt Monſieur de Franval.

CLÉMENTINE, *après un inſtant de ſilence, à Julie, d'une voix éteinte, & qui fait un effort pour ſe ranimer.* Il ne périra point (*à Déſormes.*) Votre ſort va changer... Un père! ſon fils fût-il coupable, ne l'abandonna jamais quand il put le ſauver.

DÉSORMES.

En ſera-t-il le maître?... Il a couru ſur les pas de Monſieur de Sirvan..... il ne revient pas.... les plaintes ſont portées, les indices me condamnent; & ſi le Ciel ne prend ma défenſe, je ſuis perdu.

CLÉMENTINE, *avec la plus grande énergie.*

Non, mon cœur s'eſt ranimé: j'ai recouvré la raiſon; l'eſpoir vient de renaître dans mon ame.. les préſages ne peuvent me tromper. L'infortune eſt à ſon terme..le Ciel vous éprouvoit, vous allez triompher.

DÉSORMES, *avec effroi.*

Quel bruit ſe fait entendre?...

CLÉMENTINE, *avec la plus grande exploſion.*

Je vous l'ai dit; nos malheurs ſont finis.

SCÈNE VI *& derniere.*

M. DE SIRVAN, *arrivant d'un côté avec un exempt*; M. DE FRANVAL, *accourt par le milieu du Théâtre*; VALVILLE, *botté, & ſon fouet à la main*, SAINT-GERMAIN, M DE FRANVAL, *fils, avec précipitation*; CLÉMENTINE, JULIE, *ſont à la droite du Théâtre*, DÉSORMES *eſt au milieu*; CHARLES, LOUIS, *& tous les Domeſtiques rempliſſent le fond de la Scène.*

M. DE SIRVAN, *à l'Exempt, en lui montrant Déſormes.*

LE voilà, Monſieur, le voilà.

CLÉMENTINE, *tombant dans les bras de Julie & les mains étendues vers ſon père.*

Arrêtez!

DÉSORMES, *ſe jettant dans les bras de ſon père.*

Mon père!

M. DE FRANVAL, *père.*

Qu'allez-vous faire?.... C'eſt mon mon fils... égorgez-le dans mes bras.

M. DE SIRVAN.

Son fils!

M. DE FRANVAL *ſe précipitant l'épée à la main entre l'Exempt & ſon frère, qui le couvre de ſon corps.*

C'eſt mon frère!.., il n'eſt point coupable...

SAINT-GERMAIN, *tombant aux genoux de Monſieur de Sirvan.*

Grand Dieu !.. au nom du Ciel.... écoutez-moi...

VALVILLE, *aux pieds de ſon père.*

C'eſt moi, mon père !.... épargnez l'innocent.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

ENSEMBLE.

Que ditez-vous ? Que dit-il ?

VALVILLE ET SAINT-GERMAIN.

Épargnez l'innocent.... c'eſt moi....

VALVILLE, *continuant.*

Mon père, écoutez-moi... Déſormes n'eſt point coupable... c'eſt votre fils....

M. DE SIRVAN.

Mon fils !...

VALVILLE.

Oui, cette nuit, quand tout le monde repoſoit.... moi ſeul...

SAINT-GERMAIN.

Ah ! je ſuis plus criminel que lui !

M. DE SIRVAN.

Parlez.... parlez....

VALVILLE.

Hier, j'ai joué, j'ai perdu ; ma parole étoit engagée ; je vous crains, je ne ſavois comment m'acquitter.... j'étois au déſeſpoir.... j'ai forcé cet honnête homme, en le menaçant de ma mort, à tremper dans mon crime.... Vous dormiez, tout repoſoit ; ce bureau étoit ouvert ; j'en ai enlevé l'argent qu'il renfermoit : je ſuis ſorti avant quatre heures du matin, j'ai couru dégager ma parole. Je ſuis remonté à cheval, & j'ai été au devant de M. de Franval à qui j'ai conté ma perte, mes chagrins, ma honte, & mon crime.... ſon amitié généreuſe alloit tout réparer.... on m'apprend que Déſormes.... Ah, Dieu ! l'innocent va périr, & je ſuis ſeul coupable ! mon père, puniſſez-moi ! n'épargnez point un fils qui vous déshonore ; percez mon cœur que le remords déchire.... point de pitié, frappez ! je meurs en vous béniſſant.

M. DE SIRVAN, *après un moment de ſilence, produit par l'étonnement que chacun éprouve du récit de Valville.*

Malheureux ! à quoi avez-vous expoſé votre père ? (*à Déſormes.*) Et vous, à qui j'ai fait l'injuſtice la plus odieuſe !...

CLÉMENTINE, *avec une joie tranquille.*

Ah ! je connoiſſois bien ſon cœur !

DÉSORMES, *éperdu.*

Monſieur.... ô mon père !... & vous, Clémentine.... ma chère Clémentine !...

(*Il ſuccombe à ſa joie, & fait ſigne qu'il ne peut plus parler.*)

M. DE FRANVAL

M. DE FRANVAL, *père.*

Mon fils! ... ce coup inattendu l'a saisi....

M. DE FRANVAL, *fils.*

Mon frère, revenez à vous.... c'est Franval qui vous serre entre ses bras.

M. DE SIRVAN, *le pressant avec tendresse.*

Mon ami! pardonnez-moi les maux que je vous ai causés.

DÉSORMES, *revenant à lui, regardant tout ce qui l'environne, appercevant Clémentine, & disant d'une voix affoiblie, mais avec un visage où se peignent tous les sentimens dont il est agité,*

Clémentine... elle me l'avoit bien dit.... la voilà, mon père, la voilà, j'ai pensé lui couter la vie.

CLÉMENTINE, *du ton le plus doux.*

Clémentine étoit-elle coupable? & pourriez-vous la condamner encore?

M. DE SIRVAN.

Mes torts sont affreux!... (*à Valville.*) regardez l'abyme ou vous m'alliez plonger Jeune insensé! c'est pour vous que l'honnête-homme s'est vu traiter comme un vil criminel.... concevez-vous les suites terribles d'une faute qui n'est que trop commune, & dont à votre âge on est loin de prévoir toutes les conséquences? Si vous voulez que je l'oublie, publiez-la.... vous-même... je l'exige.... & qu'au moins votre exemple & vos remords fassent frémir, & retiennent tous ceux qui seroient tentés de vous imiter.... & vous Saint-Germain; vous! avoir eu la foiblesse...

SAINT-GERMAIN, *en pleurant.*

Je l'ai vu naître!

M. DE SIRVAN.

Je ne doute point de votre probité.... je vois votre douleur, & je la crois sincère.... vous vous direz tout ce que je puis vous dire.

SAINT-GERMAIN, *embrassant les genoux de M. de Sirvan.*

O mon maître!

M. DE SIRVAN.

Levez-vous, je vous pardonne.... (*à Valville.*) cette leçon est terrible.... profitez-en ...

VALVILLE.

Ah, mon père! Ah! Désormes! rien ne peut égaler & ma honte, & mon repentir, que le chagrin mortel d'avoir rendu suspecte un moment la probité de l'homme que j'estime le plus.

DÉSORMES.

C'est cependant à cette faute que votre cœur se reproche avec tant d'amertume, que je dois le bonheur d'avoir retrouvé mon père & Clémentine.... Laissons-là, nos malheurs passés, il me semble que ce n'est qu'un songe.

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval, en lui montrant Désormes.*

Mon ami, je te rends ton fils.

M. DE FRANVAL.

Combien je suis coupable à son égard!... que d'injustices à réparer!

DÉSORMES.

Ne me haïssez plus, & tout est oublié.

M. DE SIRVAN, *à Désormes.*

Je t'ai persécuté bien cruellement, mon ami!... Clémentine te fera-t-elle oublier ma violence?

DÉSORMES.

Ah! Monsieur!

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval père.*

Vous m'approuvez.... (*à Franval fils*) je ne crois pas vous offenser.... j'ignorois leur amour, & vous êtes trop généreux...

M. DE FRANVAL, *père.*

Mon fils sait ce qu'il doit à son frère....

M. DE FRANVAL, *fils.*

Dites à mon ami.... Que ce sentiment ajoute encore à celui de la nature. O mon frère! jouissez d'une félicité qui vous est si bien acquise. Mademoiselle, aimez en moi l'ami de votre époux, je n'épargnerai rien pour mériter votre estime & sa tendresse, rendez-vous mutuellement heureux, je le serai de votre bonheur.

DÉSORMES.

Mon frère ... mes larmes vous répondent pour moi.

(*M. de Sirvan unit Désormes & Clémentine.*)

CLÉMENTINE.

Ah, Désormes!

DÉSORMES.

Clémentine, que notre sort est changé!

M. DE SIRVAN.

Venez, mes chers enfans.... ce jour a été terrible; qu'il soit suivi des jours les plus heureux.... vous ne me quitterez point..... nous vivrons ensemble!... je réparerai..... Oui, ma tendresse vous fera tout oublier.

FIN.

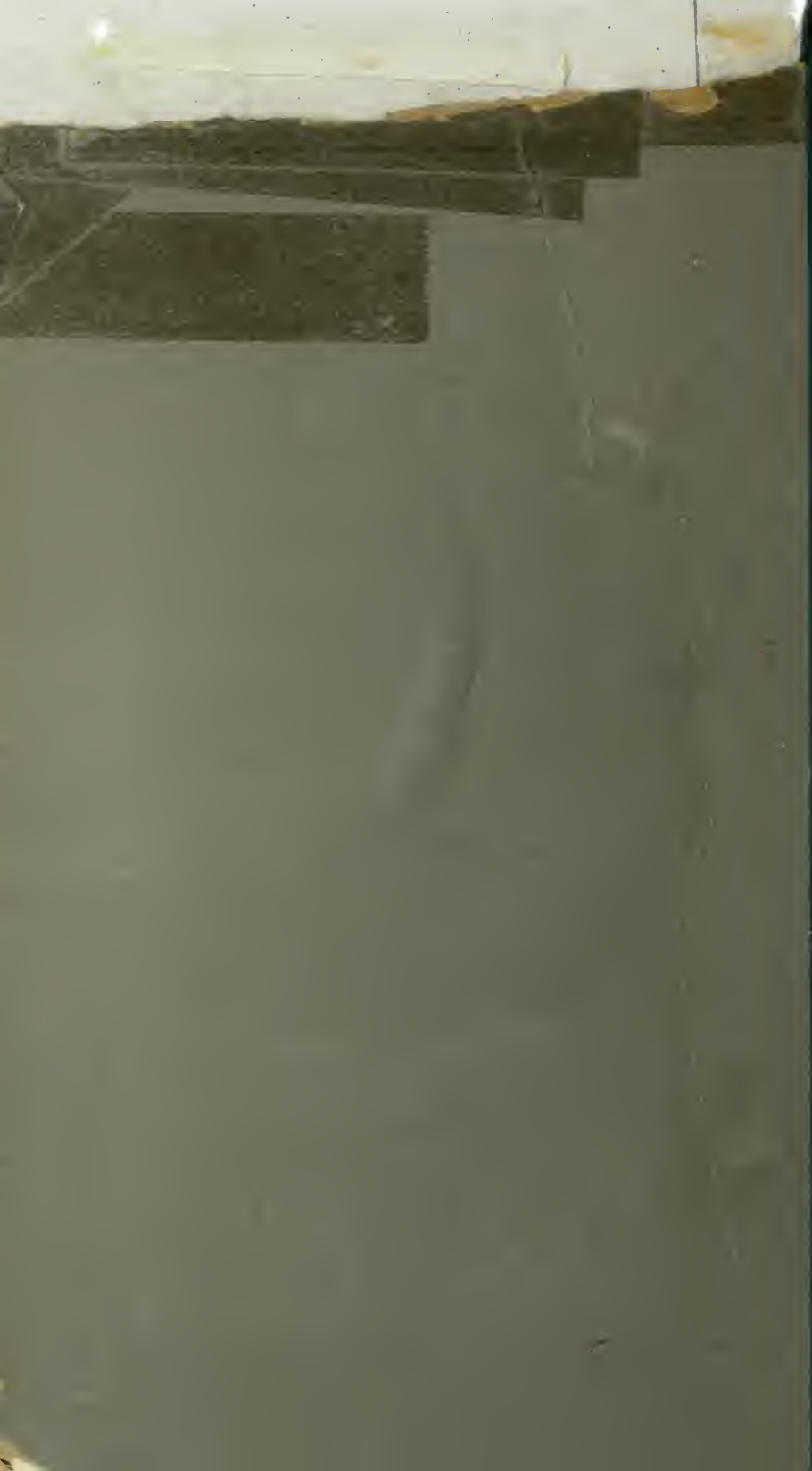
PERMIS d'imprimer ce 28 Mars 1781, LARTIGUE, *Juge-Mage.*

a

PQ 1302761

06200

PQ 1957 B78C5 Boutet de Monvel, Jacques Marie
Clémentine et Desormes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY